

n°36

La lettre

du Syndicat Français
de la Critique de Cinéma
et des Films de Télévision

Roxane Duran

l'Art du regard

Avril 2010

SOMMAIRE



p.3	Édito du Président
p.4 à 7	La soirée des Prix du SFCC
p.9 à 12	La Semaine 2010
p.13	La numérisation des films
p.14 et 15	La télévision aussi
p.16 et 17	Fous du cinéma : Jean Douchet
p.18 et p.19	Conseil syndical
p.20 et 21	Réflexion : Du consensus
p.22 à 25	Lectures
p.26 et 27	Grands anciens : Louis Delluc
p.28 et 29	Pigistes sur la brèche
p.30 à 32	Disparitions



Notre couverture

Roxane Duran, qui interprète le rôle d'Anna dans *Le Ruban blanc*, est venue recevoir au Théâtre du Rond-Point le prix destiné à Michael Haneke.

La Lettre du Syndicat Français de la Critique de cinéma et des Films de Télévision

17, rue des Jeûneurs 75002 Paris. - Tél : 01 45 08 14 54 - Fax : 01 45 08 14 55
 Email : contact@semainedelacritique.com, m.dubois@semainedelacritique.com
 Site : www.syndicatdelacritique.com

Directeur de la publication : Jean-Jacques Bernard. Rédacteur en chef : Gérard Lenne.
 Comité de rédaction : Jean-Christophe Berjon, Jean-Jacques Bernard, Christian Bosséno, Claire Clouzot, Gérard Lenne, Pierre Murat, Jean Rabinovici. Conseiller à la rédaction : Lucien Logette. Ont également participé à ce numéro : Isabelle Danel, Fabien Gaffez, Claude Gauteur, Roland Hélié, Joël Magny, Alex Masson, Nadia Meflah, Guillemette Odicino, Dominique Rabourdin, Charles Tesson, Jacques Zimmer. Photos : Aurélie Lamachère, Gérard Lenne. Maquette : Frédéric Mazabraud. Imprimerie : Compédit Beauregard S.A.

ÉDITO DU PRÉSIDENT

ET UN BENÊT VOLA VERS LE BÉNÉVOLAT...

par Jean-Jacques Bernard

Troublé, perplexe, mélancolique : voilà mon état actuel depuis notre dernier Conseil d'administration du 16 mars. Même s'il est peu attractif de narrer les actes de cette instance grise, laissez-moi déroger à l'habitude. Un tout récent membre du Conseil a cru bon, ce jour-là, de revenir sur le principe de l'activité bénévole des sélectionneurs de la Semaine. Loin d'en vouloir à la franchise dudit (qui s'est déjà reconnu), je veux l'utiliser ici pour pointer un abcès qui enfle.

Il est notoire (et heureux) que deux générations se croisent chez nous. Pour ma part, j'appartiens encore à celle, moulée par les exploits de l'éducation populaire puis par la militance des années 70, qui vit croître les acquis culturels dans une sorte de scoutisme laïc, nécessaire et fécond. Appointé comme journaliste dans des supports stables, je trouvais normal de participer à différents actes autour de mon métier (festivals, débats, commissions). Ainsi propulsé dans le ciel sans nuages du « bien commun », le benêt que j'étais vola vers le bénévolat... Et j'avoue tenir encore pour fondamentale cette formule du 1 + 1 = 3 que m'enseigne l'action collective. Mais je n'en fais pas fierté. Tous les adhérents de notre syndicat ont souscrit peu ou prou à cette vertu. Sorte de pompiers municipaux, volontaires et zélés, ils firent, à charge d'emploi, ce qui leur semblait juste. Aussi voit-on encore quelques critiques de grande notoriété donner de leur temps sans rien exiger en échange.

Pourtant, depuis quelques années, deux mouvements contradictoires ont changé la donne. À mesure que les festivals se professionnalisèrent et se concurrençaient, les métiers de presse se fragilisaient et se précarisaient. Du coup, la nouvelle génération se trouva prise en ciseau : subissant les errances d'un métier de plus en plus versatile et les exigences d'une sélection de plus en plus difficile, dans des cinématographies de plus en plus abondantes.

L'un des préceptes fondateurs (du Syndicat comme de la Semaine) étant la collégialité des décisions, le premier effet du paradoxe tient désormais à la difficulté de réunir des sélectionneurs pouvant donner de 50 à 80 % de leur temps de la mi-mars à la mi-mai, alors que, dans le même temps, l'obligation de gagner leur vie les contraint à s'accrocher à leurs piges et collaborations diverses.

Je crois, au fond, que les sélectionneurs d'aujourd'hui ne sont pas moins emplis de probité que ceux d'hier. Mais que la pression sur eux s'est considérablement accrue. Ajouté au fait que des producteurs du monde entier envoient leurs films sans rien vouloir connaître de nos arcanes de décision, exigeant juste qu'elles soient de plus en plus rapides, nous arrivons là à une situation d'étranglement. Une situation que l'administration se plaît à compliquer encore quant à la qualification des emplois dans les associations, comme on le sait depuis les contrôles draconiens dont d'aucuns furent victimes (cf. le Festival de Clermont-Ferrand). Bref, sans vouloir mettre le feu à la maison, nous avons là une réflexion vigoureuse à tenir, tant sur les modes de sélection que sur les compensations à prévoir pour ceux qui donnent à la cause commune un temps de plus en plus compté.

Cela dit et pour ouvrir la gamberge, je brûle de dire ici, une bonne fois, que la Semaine de la Critique ne sera jamais pleinement « professionnelle ». Il serait absurde de la penser comme un Festival de Cannes bis ou, comme l'écrivit Jacques Zimmer, « un Salon des Refusés ». Pas davantage comme une agence de promotion des cinémas difficiles. Elle est « la Semaine de la Critique », telle que nous ne cesserons de l'améliorer. Mais telle qu'elle ne pourra jamais s'empêcher d'être : l'émanation hybride et collective, proche de la carpe et du lapin, de ce qui la justifie et la fonde... le Syndicat de la Critique.

Si je souscris à une vision « marketing » de nos actions (logo, site, com), c'est parce que, dans un monde de marchandisation forcenée, on ne se bat pas avec des sabres de bois. Si j'encourage à utiliser au mieux ce que permet notre statut d'association (salariat des permanents, partenariats privés), c'est pour améliorer sans cesse notre fiabilité vers l'extérieur. Mais je m'arrête là. Car je fais une différence fondamentale entre le « professionnalisme » de notre bureau, dévolu à la bonne marche technique des choses et l'usage, intermittent par nature, des critiques chargés de sélection.

En clair, je veux redire que la seule légitimité de la Semaine de la Critique est d'être réinventée, nourrie, promue et sans cesse requalifiée par le Syndicat de la Critique. Autrement dit, c'est parce que vous êtes des critiques avérés que vous devenez, momentanément, des sélectionneurs. Pas l'inverse... Une chance vous est donnée, par votre syndicat, de faire l'expérience pragmatique d'une appréciation du cinéma avant toute commercialité. Prenez-la

ou laissez-la... Mais toute autre vision relève de Gribouille qui se jeta dans la rivière pour échapper à la pluie. Ou pire, de Chantecler, ce coq qui crut son chant capable de faire lever le jour.

Drôle de critique, en vérité, celui qui se ferait payer pour choisir des films avant que d'autres critiques les voient. Qu'il soit défrayé de sa tâche est une chose qu'on peut ajuster au mieux. Mais salarié, non. Le seul principe me heurte. Parce que l'acte syndical, j'en suis sûr, ne peut se grandir en pareil cas. Et que c'est cet acte, chez nous, qui doit fonder tous les autres.

Troublé, perplexe, mélancolique, j'ai tenu à écrire cela noir sur blanc dans ce bulletin pour tous nos adhérents, manière d'ouvrir le débat... Et tiens, ça va déjà beaucoup mieux... Qui sait ? Si, jadis, un benêt vola vers le bénévolat, peut-être pourra-t-il atterrir un jour...

Bien à vous, votre président



Agapes et récompenses sur fond de mélancolie

par Roland Hélié

Dans le monde de la presse et du journalisme, on désigne par le terme de « marronnier » ces événements ou manifestations qui se reproduisent une, voire deux fois par an - aussi sûrement que la mer vient s'échouer sur le rivage. La remise des prix du Syndicat français de la critique de cinéma en est un. Cette cérémonie de distinction de cinéastes, d'écrivains, d'éditeurs de DVD, est à la critique cinématographique ce que la cérémonie des César est au monde enchanté du cinéma. Le 8 février dernier donc, le gotha de la critique française s'est réuni au Théâtre du Rond-Point, à Paris, pour fêter ce qu'il s'était produit de meilleur en 2009 dans le cinéma français, de son centre - les cinéastes et leurs films - à sa périphérie - la connaissance et le commentaire, en passant par un mode d'apprentissage et de transmission du cinéma devenu indispensable, l'édition de DVD.

Emmenée pour la deuxième année consécutive par Charlotte Lipinska, la soirée s'est légitimement ouverte par une allocution de notre président, Jean-Jacques Bernard, un discours sincère et chaleureux, porté par l'enthousiasme et la conviction que notre activité, en dépit de l'air du temps, de l'ingratitude dont elle est parfois la cible, restait l'une des plus belles qui soient quand elle était accomplie avec cœur et probité. Ces propos vitaminés, prononcés face à une salle bondée, n'en étaient pas moins frappés d'une évidente mélancolie. Mélancolie née du sentiment que l'âge d'or de la critique de cinéma était bel et bien révolu, que notre profession avait à faire face à la crise intellectuelle et commerciale, sans précédent connu, que traverse la presse dans son ensemble.

Puis est venu le temps des récompenses. Un palmarès, peut-être juste mais sans surprises, qui distingue comme meilleur film de l'année *Un prophète* de Jacques Audiard,

L'Autre de Patrick Mario Bernard et Pierre Trividic comme film le plus singulier, *Le Ruban blanc* de Michael Haneke comme meilleur film étranger, *Adieu Gary* de Nassim Amaouche, des premiers films le plus réussi, et *La Journée de la jupe*, des fiction de télévision le plus formidable. Les uns élus au suffrage universel des membres du syndicat, dans le secret des urnes virtuelles, du bulletin de vote et de la salle obscure. Les autres par des jurys compétents et démocratiquement constitués. Serait-il déplacé d'admettre qu'il est singulier, pour le coup, d'attendre - collégialement - de la part des cinéastes de l'audace, de l'inventivité, des gestes artistiquement inédits et d'en faire, à son tour, aussi peu preuve quand il vous est donné de parler ? La question restera ouverte.

Du côté des livres, et de l'édition de DVD, le résultat des votes paraissait, sinon moins discuté, en tout cas moins sujet à polémiques, à débats. Très ému, Bertrand Tavernier, accompagné de Michel Ciment, est venu récompenser deux ouvrages ex-æquo, les mémoires de Volker Schlöndorff, *Tambour battant* et *Bric-à-brac, du cauchemar réel au réalisme magique*, de Lucian Pintilie.

Quoi qu'il en soit, les lauréats ont reçu leur prix en mains propres, ont exprimé leur plaisir, leur émoi, leur étonnement. De manière intelligente et inspirée (Patrick Mario Bernard et Pierre Trividic), à se tordre de rire (Lucian Pintilie), pétillante (Emmanuelle Bercot) et ainsi de suite. Si le palmarès nous a divisés - s'il en allait autrement, ce serait préoccupant -, le cocktail et le buffet qui ont suivi nous ont tous rassemblés autour de vins et d'agapes en provenance directe de Mégara, faubourg de Carthage, et des jardins d'Hamilcar. Muée en ruche vibrionnante, parcourue en tous sens par les caméras, les projecteurs, par les uns à la recherche des autres, la salle de restaurant du Rond-Point était, à n'en pas douter, celle des grands soirs.

Pour notre Palmarès 2009 intégral et détaillé,
consulter notre site : www.syndicatdelacritique.com
où on peut également revivre, en vidéo,
les meilleurs moments de la soirée du 8 février,



1



2



3



5

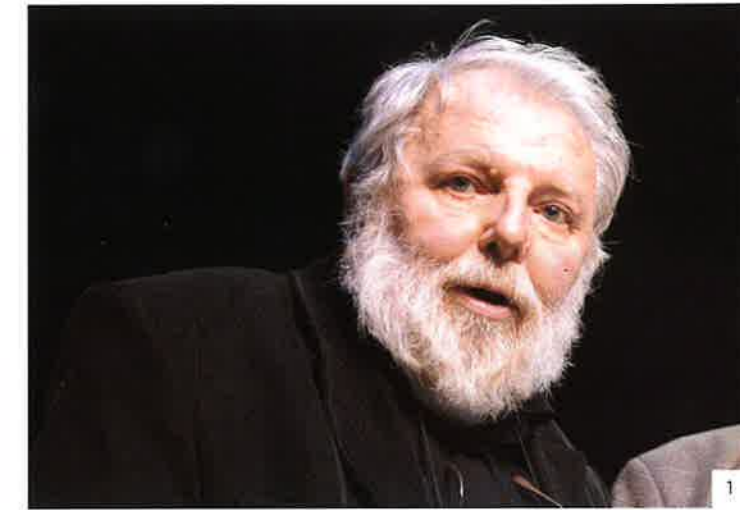


4

- 1- Le président Jean-Jacques Bernard inaugure la soirée avec Charlotte Lipinska.
- 2- Pierre Berthomieu, récompensé pour son livre *Hollywood Classique, le temps des géants*.
- 3- Charlotte Lipinska en *Mademoiselle Loyal*.
- 4- Les lauréats 2009 au grand complet.
- 5- Jacques Audiard, triomphateur habituel de nos Prix.



1- Le pétillant Lucian Pintilie, Prix littéraire pour son *Bric-à-brac*, ex-aequo avec Volker Schlöndorff.
2- Danièle Heymann remet le Prix « patrimoine » du DVD à Philippe Gigot, Macha Makeieff et Jérôme Deschamps, pour *Les Vacances de M. Hulot*.
3- Jean-Paul Lilienfeld, réalisateur du téléfilm *La Journée de la jupe*.
4- Pierre Trividic et Patrick Mario Bernard, coauteurs de *L'Autre*, Prix du Film singulier pour un duo.
5- Eric Libiot s'apprête à remettre son prix à Jacques Audiard pour *Un Prophète*.



1- Nassim Amaouche, réalisateur de *Adieu Gary*, sous l'œil de Jean-Christophe Berjon.
2- François Leroy et Stéphanie Lansaque, auteurs de *Mei-Ling*, film d'animation couronné par le Prix du court métrage.
3- Agnès B., qui a permis l'édition des coffrets *Nikita Mikhalkov* chez l'éditeur DVD Potemkine.
4- Roxane Duran, actrice du *Ruban blanc*, avec Jean-Jacques Bernard.
5- Emmanuelle Bercot, récompensée pour son téléfilm *Tirez sur le caviste*, avec Christian Bosséno.



Audiens est le groupe de protection sociale des professionnels de l'audiovisuel, de la communication, de la presse et du spectacle.

Le Groupe Audiens vous protège tout au long de la vie

Retraite complémentaire, assurance de personnes, médical, services aux professions, action sociale, Audiens accompagne au quotidien les employeurs, les créateurs d'entreprises, les salariés permanents et intermittents, les journalistes, les pigistes, les demandeurs d'emploi, les retraités et leur famille, tout au long de la vie.

Des garanties adaptées aux spécificités de votre métier

- > **La Garantie santé pigistes** est la complémentaire spécialement dédiée à cette profession. Elaborée avec l'association PEPS, elle couvre les besoins en santé à des tarifs négociés.
- > **La Garantie santé intermittents** est la complémentaire spécialement dédiée aux artistes et techniciens du spectacle. Ils bénéficient d'une couverture complète pour une cotisation raisonnable. Une partie de cette cotisation peut être prise en charge par le Fonds collectif du spectacle.
- > **Les garanties santé et prévoyance** pour les travailleurs non salariés (TNS) permettent aux free lance de bénéficier de ces couvertures en déduisant les cotisations de leurs revenus professionnels (dans le cadre de la loi Madelin).
- > **Les Incontournables**, gamme de produits de prévoyance individuelle, ont été conçus pour prévoir demain et faire face aux moments difficiles (Capital Décès, Protection décès, Protection accident, Dépendance Sérénity II, Services et Capital Obsèques).

Nos métiers

Retraite complémentaire

Partenaire désigné des entreprises de l'audiovisuel, de la communication, de la presse et du spectacle, le Groupe Audiens gère la retraite de leurs salariés et aide les particuliers à la préparer, à connaître leurs droits et leur situation.

Prévoyance & santé

Audiens Prévoyance et les mutuelles du groupe (MNPLC pour la presse, Mudos pour le spectacle) proposent des garanties collectives et individuelles : arrêt de travail, incapacité, invalidité, dépendance, remboursement de frais de soins de santé, prise en charge des frais d'hospitalisation, d'optique ou de prothèses (en fonction des contrats).

Action sociale

Audiens mène une politique active d'action sociale et accompagne les personnes en difficulté dans tous les domaines du quotidien : scolarité, participation à certaines prestations médicales non remboursées, aide ménagère, recherche d'emploi, soutien psychologique à la suite d'un deuil, aide dans la recherche d'un établissement spécialisé. Le groupe propose également des activités de loisirs et de prévention.

Prévention, centre de santé Audiens

Pour un groupe de protection sociale professionnel et solidaire, la prévention est une raison d'être. Audiens propose un accompagnement psychologique, médical et social ainsi que des actions de prévention spécialement dédiées aux professions (prévention des pathologies liées aux métiers de la presse ou du spectacle).

Le groupe dispose d'un centre de santé situé au cœur de Paris, rue de Turbigo. Centre médical, centre dentaire, espace optique-acoustique, pharmacie, il regroupe plus de 90 praticiens. Le centre organise également des actions de prévention telles que la lutte contre l'ostéoporose, le dépistage du cancer du sein ou une consultation anti-tabac.

Services aux professions

Audiens gère des services qui lui sont confiés par la profession et notamment des appels et recouvrements de cotisations. L'Etat a confié au groupe la gestion du **Fonds de professionnalisation et de solidarité des artistes et techniciens** du spectacle. La vocation du Fonds est de mettre en œuvre des actions de soutien professionnel et social en faveur des intermittents en difficulté, afin de les aider à poursuivre ou à réorienter leur activité.

Epargne

En tant qu'expert de la retraite, le Groupe Audiens informe et conseille les entreprises et les actifs pour les aider à constituer un complément de retraite (épargne salariale, épargne retraite,...).

Groupe Audiens

74 rue Jean Bleuzen 92177 Vanves Cedex
Tél. 0811 65 50 50* Fax 0811 65 60 60*

Centre de santé Audiens

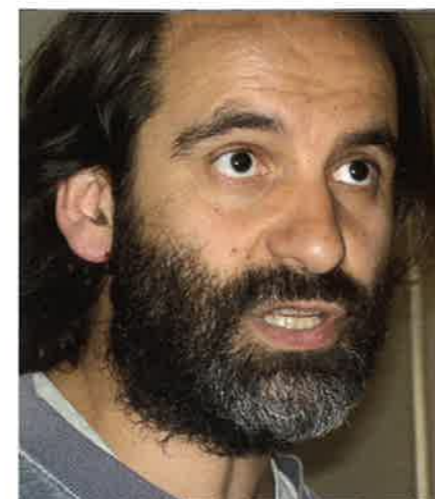
29 rue de Turbigo 75002 Paris
Tél. 0820 21 33 33 (0,09 euros TTC/min)

Plus d'informations et de conseils sur
www.audiens.org

* prix d'un appel local

LA SEMAINE 2010

I FEEL GOOD!



par Jean-Christophe Berjon

et stylisé (*Bedevilled*). Un Singapourien tendre et intimiste (*Sandcastle*) et un Vietnamien tourmenté et envoûtant (*Bi, n'aie pas peur !*).

Belle représentation également de la Scandinavie qui nous offre à la fois un court métrage troublant, un long métrage très singulier (*The Sound of Noise*) et un documentaire saisissant (*Armadillo*, un véritable « film de guerre », mais pour de vrai). Signalons que cette présence d'un documentaire en compétition constitue une première depuis que la Semaine de la Critique est devenue compétitive en 1990.

Y'a pas de mal à se faire du bien !

Si l'on devait parler de « couleurs », sans doute faudrait-il évoquer une présence inhabituelle de « Feel-Good Movies », notamment grâce à quatre comédies aux registres très divers. Une chronique douce-amère (*Copacabana*), une satire sociopolitique (*Le Nom des gens*), une fantaisie romantico-anarchiste (le déjà nommé *Sound of Noise*) ou une mise en abyme absurde (*Rubber*). Pour n'oublier personne, il me faut citer les films français et américain en compétition, le sensible et profond *Belle Épine* et le sensuel et mélancolique *Myth of the American Sleepover*. Enfin, nous proposerons en association avec la section officielle, une séance événement de *Women Are Heroes*, prolongement cinématographique du superbe travail du photographe JR.

Vive le court

Et puis, comme chaque année, le court métrage occupera une place prépondérante dans notre programme. Même s'il sera dif-

ficile de faire mieux que l'édition 2009 qui contenait quand même deux César et un Oscar, excusez du peu ! Le travail spécifique sur le si singulier format que constitue le moyen métrage est, lui aussi, consolidé. Enfin, comme l'an passé, notre soirée de clôture sera à nouveau l'occasion de fêter le court métrage avec un duo de jeunes réalisateurs des plus séduisants puisqu'il s'agit des deux jeunes premiers hollywoodiens James Franco et Kirsten Dunst, habitués à partager l'affiche depuis la triomphale série des *Spider-Man* de Sam Raimi. La rigueur et l'ambition de leurs courts métrages (leurs précédentes réalisations ont été exhibées à Tribeca, Sundance et Berlin) laissent augurer le meilleur pour l'avenir... Bref, bien dans l'esprit de la Semaine : de jeunes auteurs à suivre !

Exit SIC. Depuis l'an dernier notre chère Semaine ne répond plus aux initiales de SIC. Car Internationale, notre Semaine l'est nécessairement, par essence même. Il ne nous a donc plus semblé pertinent de le signifier au risque d'alourdir son nom et de le rendre plus confus. Car sur la Croisette, entre ceux qui vont « à la Semaine », et ceux qui se rendent « à la Critique », plus de place pour ceux qui vont « à la SIC » ! Nous ne pardonnerons donc plus aux sélectionneurs qui utilisent des abréviations caduques (n'est-ce pas M. Gaffez !), aux animatrices des soirées des Prix du SFCC (Charlotte se reconnaîtra !)... et encore moins au délégué général de la Semaine (comme lors de la soirée d'ouverture de la dernière édition) de déformer la belle appellation retrouvée de notre "Semaine de la Critique".

J. C. B.

NOUS ENTRERONS DANS LA CARRIÈRE...



**FABIEN
GAFFEZE**

THE SIC CLUB

Le comité de la SIC, c'est un peu *The Breakfast Club*. Cinq garçons et une fille purgent une colle de quatre mois. Ils n'avaient rien demandé (ou presque). Ils n'étaient pas forcément faits pour se rencontrer. Mais désormais, comme le chante Karla DeVito, ils ne sont plus seuls. Sous l'œil bienveillant de Jean-Christophe Berjon, ils doivent rendre une copie propre. Soit une sélection de dix films. Ni plus, ni moins. Ils en verront quelques centaines.

Le travail ne m'a pas surpris. Le Festival d'Amiens et ses 350 films au compteur m'ont depuis longtemps vacciné. La tâche est d'autant plus passionnante qu'il ne s'agit ici pour moi « que » d'un travail de sélection. Cette mission permet d'exercer concrètement le travail de critique. Il s'agit de mouiller le maillot, de passer à l'action, de prendre le pouls du jeune cinéma

mondial, comme on dit. De non seulement exposer son goût (bagatelle narcissique), mais de monter au front aux côtés des films que l'on aime. De s'effacer derrière le succès (toujours justifié) et d'essuyer les coups en cas d'échec (toujours relatif).

La sélection finale est une œuvre collective, non pas une collection de plaisirs personnels. Elle n'a pas la tiédeur du consensus, mais la bravoure subtile d'une offensive du Barça⁽¹⁾. Chacun y va bien sûr de ses propres coups de cœur ou de ses inconsolables frustrations. Mais la réussite de l'entreprise – compte tenu du contexte de la production, de la rude concurrence des autres sections, de la fatigue accumulée – tient à une seule chose : que chaque membre puisse se reconnaître dans les films présentés et convaincre le monde (mais oui, le monde) que le détour vaut la peine. Il la vaut, assurément.

J'ai dû jeter un œil plus ouvert sur les films américains. Ceux que l'on reçoit confirment qu'Hollywood boude le Festival de Cannes. Il s'agit le plus souvent d'autoproductions aussi nombrilistes qu'affligeantes ou de fonds de tiroirs estampillés Sundance. Un cinéma américain tellement indépendant qu'il semble avoir fait sécession du cinéma lui-même. Mais au milieu de ces rivières insalubres brillent quelques pépites tombées du ciel : tel héritier de Michael Cimino ou tel autre de John Hughes. Ce qui tombait bien, pour notre club.

Cinq garçons et une fille rentrent désormais chez eux, sous un soleil de cendres, dans l'ivresse du devoir accompli. Ils vont vaquer à leur vie respective et dormir un peu. Ils se retrouveront à Cannes. Ils s'y perdront peut-être. Don't you forget about us.



**CHARLES
TESSON**

LE CHAMP DES POSSIBLES

Expérience enrichissante, stimulante, tant sur un plan personnel que collectif. Pour qui est passionné par le cinéma asiatique, avoir la possibilité de découvrir en l'espace de quelques semaines l'essentiel de la production des premiers et seconds films permet d'avancer vite, d'aller au cœur des choses, de voir les tendances qui se dessinent et surtout la façon dont, par leur registre esthétique, leur sujet, les films entendent se positionner. Un critique de cinéma, dans l'exercice de ses fonctions, chroniquant les films qui sortent ou en s'immergeant dans un festival, dispose rarement d'une telle vue d'ensemble, en plan de coupe.

Pour le cinéma français, l'écart est grand entre ce qui retient l'attention et ce qu'on peut considérer comme désastreux. Le nombre croissant de films de genre mê-

(1) - Afin d'éviter une fastidieuse recherche Google à tous ceux qui, comme moi, ignorent ce qu'est la mystérieuse « Barça » évoquée par Fabien, je livre la clé de cette énigme : il s'agit de l'équipe de « football » de Barcelone.

G. L.

lant plus ou moins habilement un fond social ou politique devient de plus en plus la voie royale de l'accès au cinéma, tandis que le profil du jeune cinéma d'auteur à la française, de la Nouvelle Vague à Pialat, fait désormais figure d'option minoritaire.

Expérience collective car il y a un groupe, des discussions, des avis échangés, l'envie de convaincre les autres. Parce qu'une programmation est un tableau d'ensemble où on essaie idéalement qu'un film trouve sa place en soi, en fonction de sa valeur intrinsèque, mais aussi par rapport aux autres, sur le plan d'un sujet, d'un choix esthétique. Avec à l'horizon le souci de déplier un spectre large, celui du champ des possibles du jeune cinéma mondial actuel.

Et puis, être membre du comité de sélection consiste à demeurer le critique qu'on est (avec ses choix, ses goûts) tout en devenant autre chose. Il ne s'agit plus seulement d'évaluer le film en soi, selon une échelle de valeurs, mais de prendre la mesure de la place et du rôle que le film va tenir dans une sélection, au regard du public, des exploitants, de la critique. Du coup, la perspective change, les enjeux aussi, et ce qu'on demande à un film dépasse ce qu'on attend de lui habituellement. Ce supplément difficile à définir, essentiel dans l'établissement du choix final (beaucoup de films possibles en fait, mais peu de retenus, en raison de cela), est ce par quoi un critique, tout en restant pleinement ce qu'il est et ce qui l'a fait, apprend aussi à devenir un sélectionneur, un programmeur. Un autre monde, quelque peu inconnu, nouveau, mais passionnant.



**GUILLEMETTE
ODICINO**
CANDIDE MAIS JUSTE
(ESPÉRONS-LE)

LA QUÊTE FÉBRILE DE LA PÉPITE

Sélectionneuse, sélectionneuse, est-ce que j'ai une tête de sélectionneuse ? Jean-Christophe Berjon, à l'évidence, a trouvé que oui, en me faisant l'honneur de me faire entrer, cette année, dans le Comité de sélection des courts métrages de La Semaine de la Critique pour le Festival de Cannes. Après, tout de même, un petit entretien chaleureusement pointu, histoire de confirmer ce qu'il avait pressenti : je serai la candide du trio, apportant à mes très expérimentés collègues, Bernard Payen et Francis Gavelle, un regard cinéophile frais et l'enthousiasme d'une « première fois ». Et il en faut de l'enthousiasme devant des caisses entières remplies de films numérotés de 1 à 900 ! Tout voir, tout juger, détecter LE film dont la « proposition » (n'est-ce pas, Francis ?) est différente, ou tout du moins suffisamment puissante pour que l'on s'y attarde, et qui sait, qu'il finisse dans la « short list »... Je suis d'ailleurs émerveillée qu'après tant de sélections, Bernard et Francis soient encore aussi vibrants, engagés, en quête fébrile de la pépite qui brillera à Cannes et fera découvrir un futur

grand cinéaste. Travailler avec eux a été un bonheur. 900 courts et moyens métrages, donc, parmi lesquels il faut débusquer les oiseaux rares : j'ai trouvé cette « mission » (au vu des nuits d'insomnie de visionnage et de mes enfants qui ne se rappellent plus qu'ils ont une mère, je dirais même ce « sacerdoce ») passionnante, emballante et ... angoissante. Ne pas se tromper, alerter mes deux petits camarades du vendredi (jour de visionnage dans les bureaux de la Semaine de la Critique, en plus des nuits d'insomnie !) sur un film plutôt qu'un autre, attendre leurs réactions, leur adhésion à un de mes coups de cœur... ou pas. Et argumenter comme si ma vie en dépendait face à deux remarquables débatteurs ! Se dire que l'on va peut-être aider un jeune cinéaste débutant à entrer définitivement dans la lumière du cinéma en l'exposant au soleil cannois. Merveilleuse mission et d'ores et déjà, alors qu'approche la délibération finale, je suis fière d'avoir fait partie de cette équipe, heureuse d'avoir vu tant de bons films (et aussi beaucoup de mauvais !) de tous les horizons du monde et d'avoir des belles œuvres (courtes, et alors ?) à défendre à Cannes. Crevée, mais enchantée !

LE PROGRAMME DE LA SEMAINE

(SÉLECTION 2010)

COMPÉTITION

Longs métrages

Armadillo

Janus Metz
Danemark

Bedevelled

JANG Cheol So
Corée du Sud

Belle Épine

Rébecca Zlotowski
France

Bì, dung so !

Phan Dang Di
Vietnam - France - Allemagne

The Myth of the American Sleepover

David Robert Mitchell
États-Unis

Sandcastle

Boo Junfeng
Singapour

Sound of Noise

Ola Simonsson & Johannes Stjärne Nilsson
Suède - France

Courts métrages

A distração de Ivan

Cavi Borges & Gustavo Melo
Brésil

Berik

Daniel Joseph Borgman
Danemark

The Boy Who Wanted to Be a Lion

Alois Di Leo
Royaume-Uni

Deeper Than Yesterday

Ariel Kleiman
Australie

Love Patate

Gilles Cuvelier
France

Native Son

Scott Graham
Royaume-Uni

Vasco

Sébastien Laudenbach
France

SEANCES SPÉCIALES

Longs métrages

OUVERTURE

Le Nom des gens

Michel Leclerc
France

Rubber

Quentin Dupieux
France

Copacabana

Marc Fitoussi
France - Belgique

Women are Heroes

J. R.
France

Courts et Moyens

L'Amour-propre

Nicolas Silhol
France

Cynthia Todavía tiene Las Llaves

Gonzalo Tobal
Argentine

Fracture

Nicolas Sarkissian
France

CLOTURE

Bastard

Kirsten Dunst
Etats-Unis

The Clerk's Tale

James Franco
Etats-Unis



Cette année encore, ce sont nos amis les Bons Faiseurs qui ont assuré la conception et la réalisation de l'affiche. Vous avez dit truquage ? Pas du tout ! La preuve, cet aperçu de la séance photo : comme en 2009, nos modèles ont dû jouer les acrobates.

TECHNIQUE

COMMENT CONSERVER LES FILMS AU TEMPS DU NUMÉRIQUE ?

par Jean Rabinovici

Et si le numérique n'était pas la panacée ?

Ceux qui croyaient que la numérisation allait être à la fois une opération économique intéressante et un progrès technique pour la conservation des films du patrimoine ont été bien déçus à la lecture de ce rapport récemment remis au CNC par la mission d'étude sur le cinéma numérique.

EXTRAIT

« L'accessibilité des films dans un format satisfaisant semble, de loin, le point le plus difficile à résoudre.

- La copie numérique moins chère sur des grands volumes de copies ou dans un processus technique homogène se révèle en revanche à la fois plus chère et plus complexe dans ses étapes de fabrication pour un film de patrimoine de 35 mm. Le coût des masters numériques comparé à celui d'une copie neuve en 35 mm est multiplié aujourd'hui par six environ. Même si on peut espérer une baisse de ces coûts à terme, l'obstacle est d'importance. Un fichier « pivot » pour une version DVD, BluRay ou VOD est nettement moins cher, mais dans un format de compression insuffisant pour la qualité de projection en salles.

- Les détenteurs de catalogues vont convertir leurs films en numérique selon un calendrier, un type de format et des choix de titres « phares » ou prioritaires qui leur sont propres.

- Le format numérique n'est pas stable. Tout film devra donc être conservé aussi en 35 mm pour en garantir la pérennité, ou en tout cas, voir sa version numérique convertie régulièrement pour en renouveler la durabilité. »

François Ede



À la suite de ce rapport, François Ede, directeur de la photographie et réalisateur, a publié une liste de huit contre-propositions pour les films du patrimoine où il propose "un véritable plan de sauvegarde, avec une commission d'experts qualifiés et indépendants." Pour lui : "Il faut préserver les films pour permettre de les restaurer plus tard. Une restauration numérique dans les règles de l'art ne peut se faire correctement dans l'urgence. C'est une opération coûteuse et complexe. Il faut donc définir une stratégie de conservation des films numérisés. La puissance publique se doit d'inciter et de favoriser les recherches pour anticiper la conservation des films qui seront tournés dans les années à venir sur divers « formats » numériques. Les supports numériques se démagnétisent. Il faut concevoir et développer la recherche autour de nouveaux supports informatiques (film ou cassette optique ?) offrant de meilleures garanties de conservation."

François Ede estime que le stockage numérique nécessite une migration des données sur des cassettes neuves tous les cinq ans. Il propose une option qui se limiterait à une centaine d'années. Ce qui n'est pas si mal !

À la télévision, une multitude de formats coexistent pour la fiction (unitaires ou épisodes de séries) : 12, 26, 52, 90 minutes. Aux unitaires traditionnels s'ajoutent ce que le jargon désigne sous le terme de *mini séries*, c'est-à-dire des fictions en deux ou plusieurs époques de 52 ou 90 minutes chacune. La fiction télévisée, qui cultive la durée, s'accommode aussi de la plus extrême brièveté.

PASTILLES OU PILULES ?

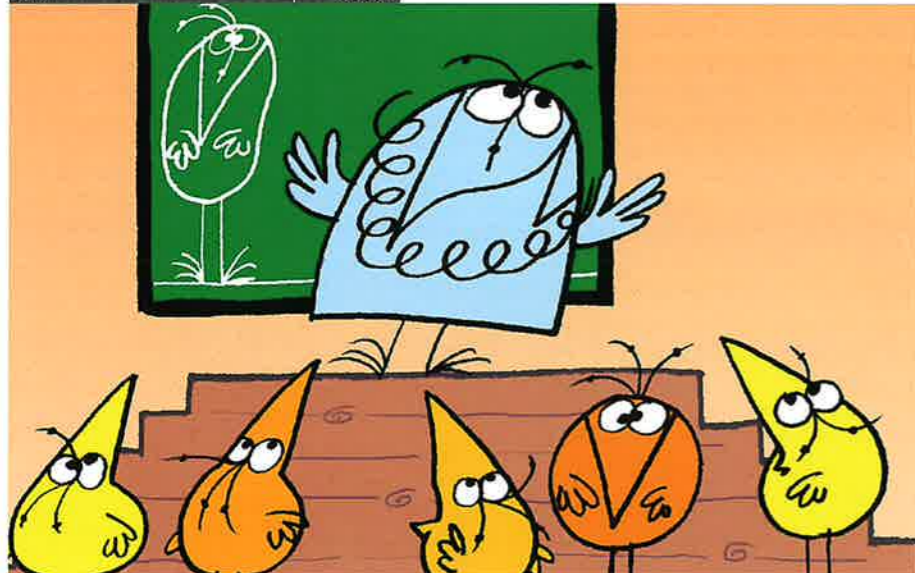
par Christian Bosséno

Étonnant, non ? Les programmes courts siéent à la télévision dont ils dérangent souvent le tiède ronron. Avec par exemple les mythiques *Shadoks* de Jacques Rouxel : 208 épisodes de 3 à 4 minutes, diffusés une première fois entre avril 1968 et 1973, rediffusés, puis relancés (quatrième saison, *Le Big Blank*), en 1999, sur Canal +. Avec comme devise « Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? », ces stupides échassiers bornés, emblématiques de la bêtise humaine, avaient divisé la France en deux, comme l'avait fait

aparavant la moulinette à poupons de celluloid des *Raisins verts* du génial Jean-Christophe Averty. *Gabu Zo Meu !* « Étonnant, non ? ». Comment ne pas évoquer aussi, *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède* de Jean-Louis Fournier et Pierre Desproges (88 épisodes d'une minute, France 3, 1982 et 1983), suite de conseils aussi doctes qu'irrévérencieux : « Amusons-nous avec un être cher et un canon », « Essayons d'apprivoiser un fonctionnaire sauvage », « Observons les jumeaux à la jumelle », « Souillons le souvenir d'un généralissime oublié », etc.

Nonsense et (ou) satire. Les très courts programmes quelquefois appelés « pilules » ou « pastilles », le plus souvent entre une et trois minutes, sont un format privilégié pour une inspiration audacieuse, une invention débridée, des expériences originales où peuvent s'exprimer dérision, humour, non-sens, impertinence et transgression. Ces séries qui répètent et exploitent chacune, d'épisode en épisode, un canevas coulé dans un même moule, doivent savoir conjuguer originalité du propos, précision du sprint et souffle d'une course d'endurance. Leur succès dépend de l'aptitude à conserver, sur la durée, la même qualité d'affûtage, de rythme et d'écriture. Le format court fut le format d'origine (3 minutes et demie, divisées en plusieurs gags) des premiers « Livres » (2005-2007) de la désopilante série *Kamelott* d'Alexandre Astier, sur M6 (aujourd'hui présentée, Livre V, en épisodes de 45 minutes, plus « feuilletonnants » et baignant dans une ambiance plus noire et tragique). Les scénarios associent une parfaite connaissance de la geste des Chevaliers de la Table ronde (ici couards et sérieusement diminués intellectuellement !) et le nonsense qui fonde (fondait) la série. Parmi les autres réalisations marquantes de ces dernières années, on peut citer *Samantha Oups* (première diffusion France 2, 2004-2007), mise en scène potache de la dérision (« J'aime pas les surgelés, c'est trop dur ») et du loufoque, série enlevée,

Les immortels *Shadoks* de Jacques Rouxel.



Déformations professionnelles, de Benjamin Guedj.



très prisée par un jeune public ; *Caméra café* (M6), de (et avec) Bruno Solo et Yvan Le Bolloc'h, avec humour et causticité, raconte le petit monde de l'entreprise et de ses employés, vus depuis la machine à café de l'espace détente.

Épatantes. Deux séries récentes se sont distinguées. *Hénaut président*, de (et avec) Michel Muller, 85 fois 4 minutes, diffusé pendant la campagne des élections présidentielles, entre le 15 janvier et le 27 avril 2007 sur Paris Première, est sans doute la charge la plus caustique et la plus féroce sur le marketing politique et la mainmise des *spin doctors*. Une satire cocasse mais paradoxalement réaliste par-delà une charge cinglante : le maire falot d'une petite ville de province est choisi par une équipe de six experts en communication pour être candidat à la présidence de la République. Ils vont manipuler sans retenue leur malheureux cobaye. En 2010, *Déformations professionnelles*, sur M6, (Prix du programme court au Festival de la Fiction TV de La Rochelle 2009), série créée par le fantaisiste et auteur de sketches Benjamin Guedj, fait une nouvelle fois la démonstration de la créativité de la fiction courte, tout en tenant la distance évoquée plus haut. Sur l'idée de base cocasse de l'impossibilité pour certains de se débarrasser, une fois rentrés chez eux, de leurs réflexes professionnels et en décalant jusqu'à l'absurde cette « déformation », la série a su développer des situations désopilantes. Certes, ces saynètes sont inégales en drôlerie, mais aucune contre-performance véritable n'est à relever. Au contraire, de très nombreux sujets sont particulièrement réussis. Je ne résiste pas à « pitcher » quelques exemples savoureux dans une collection riche déjà de 90 sujets d'une minute quarante-cinq environ, introduits par un générique aussi cursif que tonique. *La Psy*, saynète très réussie, confronte un époux (Jean-Michel

Lahmi) à sa roborative épouse (Virginie Hocq), une psychologue : quand il suggère à sa moitié de remplacer, pour un soir, le traditionnel gratin dauphinois qui accompagne d'ordinaire le plat de viande par des spaghettis (catalogués par elle comme la représentation phallique par excellence !), la psy ne peut s'empêcher d'entamer une analyse implacable et de qualifier son mari (abasourdi) de « pervers narcissique » et d'époux infidèle. Et quand le malheureux aggrave son cas en demandant un accompagnement (« accompagner », encore un verbe riche en interprétations !) de fromage râpé, le voici accusé d'infidélité avec la meilleure amie de madame, qui le gifle incontinent. On retrouve Virginie Hocq dans un autre sketch désopilant, où elle campe une fonctionnaire à cheval sur les procédures, qui exige de son mari, pour faire les courses, qu'il remplisse au préalable un *post-it* d'une certaine couleur, déposé à son attention avant une certaine heure. S'il se trompe de couleur, c'est une fin de non-recevoir et il devra se passer du paquet de café désiré, car « ce n'est pas le

bon formulaire ». Parmi les plus réussies des saynètes, on appréciera encore *Le Chorégraphe*, interprété par un Alex Lutz inspiré qui vocifère, voulant imposer à sa femme et à sa fille, quand elles desservent la table du déjeuner, une mise en scène réglée comme un ballet. Dans un autre sketch, interprétant un faux-vrai rôle, l'invité (*guest star*), André Manoukian (juré de *La Nouvelle Star*, une émission phare de M6), juge ici, après une séquence amoureuse, sa partenaire comme il noterait la performance artistique d'une candidate de *La Nouvelle Star* : « Il va falloir travailler encore. Ta prestation ne m'a pas convaincu. Je ne suis pas sûr que tu vas pouvoir continuer l'aventure ». Un grand moment d'autodérision. Encore une autre saynète : un politicien (Jean-Michel Lahmi) adopte, pour répondre à son fils qui lui demande la permission de sortir avec un labadens, le ton sentencieux, la gestuelle, les formules passe-partout et l'art de parler pour ne rien dire du tribun, avant de se déclarer ravi de le voir sortir avec un « copain issu de l'immigration » (*Le Politicien*).

Animation. Côté dessins animés, beaucoup de programmes courts inventifs et captivants, comme *Les Durs des murs* (France 2, 39 épisodes de 7 minutes, de Bertrand Bétrémieux, création graphique très moderne de Jocke Wozniak, dessinateur au *Canard enchaîné*, qui, comme une autre série de courts, *Les Lascars* (2000, Canal +), met en scène des « sauvagions » de banlieue.

Fidélisant vite leurs inconditionnels, ces pilules réjouissantes, voire euphorisantes, diffusées le plus souvent en apéritif des programmes de début de soirée, marquent un domaine très original de la fiction télévisuelle. Un certain nombre mérite vraiment que l'on soit attentif à ces (brefs) rendez-vous. N'oubliez pas vos cachous !

Les Durs des murs, de Bertrand Bétrémieux.





La scène se passe en 1962 dans une petite ville du nord de la France. Le ciné-club local projette *La Toile d'araignée* de Minnelli. En ce temps-là, la FFCC (Fédération française des ciné-clubs) envoie ses missionnaires cinéphiliser nos provinces. Ce soir, devant un parterre émaillé de notables médusés, un dandy en costume cravate analyse brillamment le film qu'on vient de voir. Le public ne souffle mot, mais il n'en a cure et poursuit son étourdissant monologue. Je suis fasciné par ses mains qui tracent d'incessantes arabesques tandis qu'il déroule un discours qui me fait comprendre, pour la première fois sans doute, tout ce qu'on peut tirer d'un film.

Jean Douchet

Vertige de la critique

par Gérard Lenne

48 ans plus tard, le 22 mars 2010, à la Cinémathèque française, c'est toujours le même Jean Douchet, crinière de lion et profil d'empereur, dans un ample complet crème. La salle est comble, on refuse du monde, pour voir ou revoir *Au-delà des nuages* d'Aki Kaurismäki, et surtout l'infatigable critique-animateur. Un demi-siècle s'est écoulé, mais, comme un clin d'œil involontaire, à propos de ce film finlandais il réussit à glisser que « *la mélancolie de la couleur bleue y est la même que chez Minnelli* ».

On a appelé ça le ciné-club Jean Douchet, mais il continue à dire « mon cours », depuis que Langlois lui avait demandé de lui succéder à la fac de Lettres de Nanterre comme à Chaillot. Une entreprise ambitieuse qui englobe toute l'histoire du cinéma mondial, procédant par cycles, par cinématographies et par époques. Une année pour l'Angleterre/Irlande, une autre pour la Scandinavie, etc. Au début de la séance, il élude la sempiternelle présentation : il ne se prend pas pour « un guide qui explique tout ». Ce qui l'anime : une foi inébranlable dans le cinéma « qui ne peut pas

mourir ». En cela, il s'inscrit en faux contre un mouvement des années 70 qui, avec Serge Daney ou son ami Godard, professait comme une fatalité la fin du cinéma.

L'origine de cette passion remonte à son adolescence nordique. Envoyé en pension en Belgique à l'âge de six ans, ce natif d'Arras, souvent laissé à lui-même mais non désargenté, découvrira d'abord le théâtre puis, avec éblouissement et pour toujours, le cinéma. Grémillon, Becker, Clouzot, Autant-Lara, Christian-Jaque : il a vu, à leur sortie, les trois quarts des films tournés sous l'Occupation. Et puis c'est Paris, les études de philosophie à la Sorbonne, les ciné-clubs de ce temps héroïque, la Cinémathèque de l'avenue de Messine où, dans une salle minuscule, se trouve réuni tout le cinéma français de demain. « *Et s'il y avait eu un incendie, s'ils avaient tous disparu ?* » se demande-t-il parfois. Ironie du sort...

C'est là qu'il se lie avec la remuante équipe des *Cahiers du cinéma*, dont il devient une des signatures majeures jusqu'en 1964, date à laquelle il quittera la revue, en sui-

vant Eric Rohmer et ses amis. Ce qu'il reproche à la critique d'aujourd'hui ? De ne s'intéresser qu'au cinéma présent, d'en fournir des comptes rendus dont l'essentiel est au fond « *le pire dans l'activité critique : le J'aime ou j'aime pas* » asséné la plupart du temps sans vraie justification.

Plutôt historien et exégète, on l'a compris, il n'est pas devenu exclusivement cinéaste, comme nombre de ses camarades sous le label de la Nouvelle Vague, mais il a tâté de la réalisation : plusieurs courts et un long, *La serva amorosa*, la pièce de Goldoni filmée (mais non en captation, il y tient, en studio !), sans compter divers travaux pour la télé. Cette expérience change-t-elle quelque chose à l'œil du critique, à sa réflexion ? Réponse sans détour : « *Ça aide ! Un cinéaste doit avoir en tête le plan qu'il fait, voir le film en train de se faire, ce qui apprend beaucoup sur la critique. La mécanique de la création et l'acte cinématographique tiennent à la mise en place. Pourquoi là et pas ailleurs ? Un mauvais film est celui où la réponse à cette question est commandée par l'intrigue, un bon celui où elle commande l'intrigue* ».

S'il se refuse à être un guide, Jean Douchet a, qu'il le veuille ou non, quelque chose d'un gourou, d'un sage, d'un oracle. Il a marqué plusieurs générations successives de cinéphiles. Qui a lu, à vingt ans, son *Hitchcock* (L'Herne Cinéma, 1967, 1985) sait à coup sûr que la critique de cinéma peut être davantage qu'un vague guide du consommateur : une exploration, une quête passionnée et passionnante à travers les arcanes d'une œuvre, un exercice d'extralucidité, un vertige intellectuel non exempt d'émotion.



Avec Claire Maurier, place Clichy, dans *Les 400 coups* (1959)

CONSEIL SYNDICAL

Réunion du
1^{er} décembre
2009

par Isabelle Danel

Présents : Jean-Jacques Bernard, Jean-Paul Combe, Christian Bosséno, Bernard Hunin, Philippe Rouyer, Jacques Zimmer, Yves Alion, Isabelle Danel, Danièle Heymann, Claire Clouzot, Jean-Christophe Berjon.
Excusés : Gérard Lenne représenté par Jacques Zimmer, Michel Ciment représenté par Philippe Rouyer, ainsi que Pierre Murat, Patrice Carré, Matthieu Darras, non représentés.
Sont également présents : Marion Dubois-Daras, Rémi Bonhomme, Anaïs Couette

1. Prix du SFCC 2009

Informations diverses sur la remise des prix de notre syndicat, le 8 février 2010. Point sur le Prix TV 2009, par Christian Bosséno, avec notamment le problème du statut des films de télévision sortis au cinéma quelques jours après leur diffusion, comme *La Journée de la jupe* de Jean-Paul Lilienfeld. Retour sur les relations avec le FIPA après le changement de direction. Christian Bosséno propose une soirée autour de la critique de télévision.

2. Le point financier

Résultats des concertations avec notre avocat sur le statut des sélectionneurs de la Semaine. La réflexion est toujours en cours.

Jean-Paul Combe constate que pour 2009, nous n'avons pas de déficit, et même un léger bénéfice, dû à l'augmentation du volume d'activité. Vote sur le projet de livre pour l'anniversaire de la Semaine en 2011. Le coût d'une nouvelle édition augmentée du livre sur la critique publié chez Ramsay serait d'environ 40 000 euros pour le syndicat. Cette opération étant non-rentable, on propose d'abandonner ce projet. 9 voix pour, 1 contre. Pour la plaquette du 50e, une provision de 15 000 euros est envisagée. 15h02, arrivée de Pierre Murat.

La subvention du CNC est *a priori* acquise. Réponse courant décembre.

Rémi Bonhomme constate qu'aucune réponse n'a été donnée aux demandes de subvention déposées.

3. Les jurys

Proposition de lancer l'appel à candidatures aux différents jurys (littéraire, DVD, Prix Singulier) le soir de la cérémonie de remise des prix, ainsi que l'appel à candidature Caméra d'or 2010. Adoptée.

4. Vie syndicale

- Anaïs Couette annonce la mise en ligne des informations sur notre site le 15 décembre pour la Semaine et le 1^{er} février pour le syndicat. En mai 2010, une rubrique spécifique s'adressera à la presse et aux professionnels
- Nouvelles adhésions : Pierre Langlais, Patrick Saffar.

- Parution de *La Lettre* n° 35

Jacques Zimmer, en l'absence de Gérard Lenne, lit une communication de celui-ci proposant le passage en quadrichromie et déplorant le manque d'implication des adhérents malgré des appels répétés pour rédiger des textes sur les rencontres avec les cinéastes, l'état de la critique à travers le monde et les nécrologies.

- Point sur les demandes de carte verte 2010 par Bernard Hunin.

- Réflexions sur la proposition de loi pour remettre en question le statut de salariés non-permanents des pigistes. Un papier à paraître dans la prochaine *Lettre* est envisagé.

- Les Lumières de la presse étrangère - remise des prix le 15 janvier 2010 à 19 h 00.

- Compte rendu sur les « délibérations en public » aux festivals de Biarritz et d'Arras.

5. La Semaine 2010

Point de Jean-Christophe Berjon

- Actions en cours, réflexions sur le parrain 2010 : Jacques Audiard ou Andrea Arnold sont envisagés.

- Répartition géographique des sélectionneurs, des « référents zone », moins de projections collectives, plus de réunions et de passage de relais.

- Point de la commission de réflexion du 50e.

- Lancement du DVD à Clermont-Ferrand le 3 février 2010



Une réunion ordinaire du Conseil au CNC, avec la présence exceptionnelle de Jean-Claude Romer, président d'honneur.

Réunion du
16 mars 2010

par Jacques Zimmer

Présents : Jean-Jacques Bernard, Patrice Carré, Bernard Hunin, Jean-Paul Combe, Alex Masson, Philippe Rouyer, Yves Alion, Jacques Zimmer, Gérard Lenne, Matthieu Darras, Jean-Christophe Berjon, Pierre Murat
Excusés : Claire Clouzot (non votante), Michel Ciment (pouvoir à Philippe Rouyer), Danièle Heymann (pouvoir à Pierre Murat), Isabelle Danel (pouvoir à Gérard Lenne), Christian Bosséno (pouvoir à Bernard Hunin)

Sont également présents : Anaïs Couette, Marion Dubois-Daras et Rémi Bonhomme

1. Situation financière

Jean-Paul Combe souligne la hausse des subventions publiques et du sponsoring, la bonne tenue de la situation actuelle et affirme son optimisme quant aux prévisions budgétaires. Pour la première fois, le chiffre d'affaires du syndicat dépasse les 450 000 € alors que le pourcentage des fonds publics dans les produits est en baisse. Deux signaux de bonne santé financière.

2. La Semaine 2010

Jean-Christophe Berjon et Rémi Bonhomme font le point sur :

- Les comités d'étudiants fonctionnant correctement comme filtre efficace pour la présélection des films
- La « rentabilisation » effective des sélectionneurs de fait répartis en zones quasi géographiques
- La proposition de parrain renouvelée à Bertrand Bonello
- De bons rapports avec le festival « officiel »
- Les projets (mais à moyen terme) de la municipalité de Cannes pour un futur musée du Cinéma ainsi que les travaux de réaménagement du Palais
- Le projet d'affiche 2010 est présenté par Anaïs Couette.

Gérard Lenne fait le compte rendu d'une réunion au CNC sur l'inflation des titres originaux anglo-saxons et, afin de donner l'exemple, suggère des mesures qui seraient propres à la Semaine. Il y est répondu par la difficulté de contourner la pratique du titre international...

3. Le 50°

- Projet d'un hors-série du catalogue confié à Gérard Camy
- Projet d'interviews de réalisateurs confié à Léo Soesanto
- Projet de constitution de banques d'images

4. Vie syndicale

Remise des prix : on souligne à l'unanimité leur bonne tenue et leur animation réussie.

Marion aborde les problèmes éventuels concernant la salle (un peu petite) et la partie « restaurant » restreinte.

Jean-Jacques Bernard propose de rechercher un partenariat TV (Paris Première ? Cinécinémas ?) pour enregistrer la cérémonie et en diffuser des extraits.

De nouveaux membres sont acceptés au sein du SFCC : bienvenue à Rita Bukauskaite, Julien Camy, Fabien Baumann, Norma Marcos et Bahia Allouache.

5. Élections aux différents jurys

Caméra d'or (après rappel du règlement qui prévoit qu'on ne peut être juré qu'une seule fois, sauf en l'absence de toute autre candidature) : Charlotte Lipinska est élue.

Jury littéraire : Denitza Bantcheva, Jean-Jacques Bernard, Michel Ciment, Jean-Paul Combe et Pierre-Simon Gutman (consultant Claude Gauteur)

Jury DVD : Jean-Pierre Bergeon, Danièle Heymann, Philippe Rouyer, Caroline Vié et Christian Viviani (consultant Gérard Lenne)

Jury du Prix du Film Singulier : Isabelle Danel, Xavier Leherpeur, Alex Masson, Pierre Murat et Claude-Marie Trémois

Gérard Lenne pose le problème des ex-æquo interdits par notre règlement intérieur, décision qui fut ignorée par le jury littéraire. Un rappel sera adressé aux responsables des jurys lors de la première réunion.

6. Questions diverses

- L'article sur les pigistes sera rédigé par Alex Masson
- Matthieu Darras est élu secrétaire général adjoint.
- L'AG est fixée au 22 juin 2010

DU CONSENSUS

CONFORMITÉ, UNANIMITÉ, UNIFORMITÉ

par Gérard Lenne

La distribution des prix du Syndicat me suggère plusieurs réflexions, dont on verra qu'elles dépassent largement le cadre de nos modestes activités. La première, c'est l'inflation galopante du nombre des prix. Il y a quelques années encore, nous décernions 4 prix (film français, film étranger, court métrage, livre de cinéma). Cette année, nous en étions à 15. Certains justifiés, suscités par l'apparition des nouvelles technologies (le DVD) ou le retour de celles qu'on avait oubliées (la TV). On discuterait à perte de vue du bien-fondé de telle nuance, de telle distinction, mais le fait est là. Pour ne rien dire de l'indiscipline de tel jury qui enfreint le règlement en attribuant un ex-æquo, de la fantaisie de tel autre inventant un prix de circonstance.

Mais si nous les décernons depuis une soixantaine d'années, d'autres palmarès apparaissent et se multiplient, et il ne se passe pas de semaine, entre les Oscars et les Césars, entre le Delluc et le Vigo, sans une avalanche de trophées, de lumières, de palmes, de globes et d'étoiles de toutes sortes.

Ma deuxième réflexion recoupe la première : sachant qu'il n'existe pas une pléthore équivalente d'œuvres de premier plan, il est inévitable et inéluctable que les différents jurys en arrivent insensiblement, et bien sûr sans concertation, à citer les mêmes titres, à plébisciter les mêmes artistes, à couronner les mêmes auteurs.

Ceci, encore une fois, n'a rien que de très naturel. Tel film, qui a manqué de peu la Palme d'or cannoise, décroche le Delluc et reçoit une nomination aux Oscars.

Celui qui l'a eue, cette Palme, est ensuite décoré au titre du cinéma européen, cumule le prix de la Fipresci et un César. Normal, ce sont des « plus petits communs dénominateurs ». Ils sont interchangeable ! Pourquoi s'élever contre ces farandoles d'honneurs dérisoires ?

Par contre, ce qui me gêne davantage, c'est que nous autres critiques entrons dans cette ronde sans le moindre esprit critique, justement. Nous, dont le rôle devrait être de distinguer l'originalité et la pertinence, nous sommes en réalité aussi moutonniers que les autres.

Les efforts déployés pour que cela change semblent voués à l'échec, et d'année en année se perpétue un consensus béat. Sont récompensés les films les plus vus, les plus connus, les plus reconnus, les plus attendus. C'est un effet pervers, sans doute, du sacro-saint suffrage universel. Mais qu'on ne s'avise pas de toucher à celui-ci, de vouloir lui apporter des nuances : c'est immédiatement (je m'en suis aperçu dès mon entrée au Conseil) une levée de boucliers. Les mesures proposées pour y pallier (l'institution d'une sélection préalable, mise hors concours des lauréats précédents – comme au prix Goncourt !) se heurtent de toutes façons à une force invincible, celle de l'inertie.

Certes, il y a eu récemment la création du « Prix du Film Singulier », à l'initiative de Jean-Jacques Bernard. Fort bien, voilà un prix vraiment intéressant. Mais il n'éclipse pas les autres, qui l'étouffent au contraire dans un consensus mou, forcément mou. Le résultat, c'est la promotion répétitive, vite lassante, de films qui sont toujours



Affiche de *Matrix reloaded* (2003)

dans le bon ton cinéphilique, Pas de chefs-d'œuvre, non, qui perturberaient le bon ordre de cérémonies où l'on se congratule dans une bienfaisante harmonie. Oh, ce ne sont pas de mauvais films, en général, mais c'est pire, ce sont des films moyens, objets d'une assez fade unanimité. Pourvu qu'ils ne soient ni scandaleux, ni dérangeants...

Bref, il y a de quoi s'interroger sur l'état de la critique. Où sont nos polémiques d'antan, nos bagarres homériques et autres batailles d'Hernani ?

Ce qui se passe au Festival de Cannes est en cela symptomatique. En un lieu qui vit des affrontements quasi sanglants, des incidents diplomatiques, des cabales, des concerts de lazzi et des ovations conquérantes, règne désormais le calme d'un océan plat. Hier on se battait pour ou contre *L'avventura*, *La Maman et la Putain*, *La Grande Bouffe*.



Galconde, de René Magritte (1953)

Aujourd'hui, plus le moindre frémissement. La notion même de scandale est abolie. On peut bien présenter *Irréversible* ou *Antichrist*, on ne récoltera que de rares et timides sifflets.

Fait-il le déplorer ? Le festival actuel est l'œuvre d'un homme, Gilles Jacob, un critique, et non des moindres. Dès ses débuts, il fut un chantre de ce qu'on appelait alors le cinéma moderne, celui qui innovait, celui de toutes les nouvelles vagues du monde. Et auquel le Festival officiel d'alors ne laissait qu'une portion congrue, provoquant la création de la Semaine en 1962, celle de la Quinzaine en 1969. La suprême habileté de Gilles Jacob, quand il arriva aux com-

mandes, fut de s'inspirer de ces sections dites parallèles, de « récupérer », comme on disait alors, leur esprit et leurs objectifs. Le résultat est qu'aujourd'hui les mêmes cinéastes vont d'une section à l'autre, la sélection officielle redoublant d'audace, présentant des premiers films, etc.

Le temps est à l'unanimité, au goût commun, partagé par tous dans une écœurante et douceâtre euphorie. Voyez le succès sans fausse note (ou presque) des Almodovar, des Kusturica, des Woody Allen, des Wong Kar-wai... Lisez la presse, où aucune discordance (ou presque) ne vient troubler les concerts de louanges. Les journalistes, me direz-vous, obéissent

à leurs employeurs, qui préfèrent tous (ou presque) le lénifiant à l'excitant. Possible. Or, cela est-il spécifique de la critique de cinéma ? Certes non. Le phénomène de la pensée unique débordant largement de son domaine. La volonté de ressembler à son voisin, comme pour mieux passer inaperçu, est la grande tendance de l'époque. L'unanimité béate est désormais la règle, sous le signe incontournable du politiquement correct là, du cinématiquement correct ici. La norme récupère le franc-tireur et le marginal eux-mêmes, puisqu'ils se situent par rapport à elle. Et désormais, ni dadaïsme ni surréalisme à l'horizon.

Repères

Parutions 2009 / 2

bibliographiques

par Claude Gauteur

Nos adhérents ont publié

La Fuite De Bernard Cohn

Les Cygnes, 220 pages, 18 euros.



Avec *Au-delà du couchant* Laurent Martial obtient la Palme d'or au Festival de Cannes, mais il n'est pas là pour la recevoir, au grand dam de sa vedette féminine, flanquée du couple formé par son producteur et son attaché de presse. Laurent Martial est à Auschwitz où son père, récemment disparu, avait été déporté. Pourquoi cette plongée au centre du Mal ? Pourquoi le balancement du cinéaste entre rêve et réalité, entre Barbara et Rosa ? Vous le saurez en lisant *La Fuite*, le premier roman de Bernard Cohn, aussi personnel que son premier film de fiction, *Natalia* (1989)

Claude Gauteur

HISTOIRE

Histoire générale

Dictionnaire amoureux du cinéma de Jean Tulard, Plon. *Le Siècle du cinéma* de Vincent Pinel, Larousse. *1001 films à voir avant de mourir*, sous la direction de Steven Jay Schneider, Omnibus. *Histoire du cinéma*, Les Essentiels de National Geographic. *Les 100 premières fois. Cinéma* de Laurent Delmas et Samuel Douhaire, Gründ.

Cinéma nationaux

Imaginaire africain et mondialisation: littérature et cinéma, sous la direction de Kasereka Kavwahirehi, L'Harmattan.

De Caligari à Hitler: une histoire psychologique du cinéma allemand de Siegfried Kracauer, L'Age d'homme (Lausanne, Suisse).

Hollywood classique 1. Le Temps des géants de Pierre Berthomieu, Rouge profond (Pertuis, Vaucluse). *Le Sud au cinéma de The Birth of a nation à Cold Mountain*, sous la direction de Marie Liernard Yterian et Taïna Tuhkunen, Ecole Polytechnique (Palaiseau, Essonne).

Le Cinéma brésilien, du cinéma novo à la retomada, 1955/1999 d'Erika Thomas, L'Harmattan.

L'Ecole de Barcelone: un cinéma d'avant-garde en Espagne sous le franquisme de Jean-Paul Aubert, L'Harmattan.

Agenda 2010 du cinéma français, sous la direction de Philippe d'Hugues, Editions Histoire et mémoire.

Les Archives françaises du film 1969/2009 histoire, collections, restauration, Scope/CNC. *Dictionnaire du cinéma populaire français des origines à nos jours*, sous la direction de Christian-Marc Bosséno et Yannick Déhé, Nouveau Monde éditions. *La Nouvelle Vague: une école artistique* de Michel

Marie, Armand Colin. *Le Cinéma et la guerre d'Algérie. La propagande à l'écran 1945/1962*, de Sébastien Denis, Nouveau Monde éditions.

Un cinéma d'après l'Antique: du culte de l'Antiquité au nationalisme dans la production muette italienne de Natacha Aubert, L'Harmattan.

Le Cinéma japonais de Stuart Galbraith IV et Paul Duncan, Taschen (Cologne, Allemagne). *Godzilla, une métaphore du Japon d'aujourd'hui* de Alain Vezina, L'Harmattan.

Genres

Genres et mouvements au cinéma de Vincent Pinel, Larousse.

L'Antiquité au cinéma. Vérités, légendes et manipulations de Hervé Dumont, Nouveau Monde éditions/Cinémathèque suisse. *Le Péplum, mauvais genre* de Claude Aziza, Klincksieck. *Le Péplum* de Laurent Aknin, Armand Colin.

Raymond Chandler: du roman noir au film noir de Christophe Gally, Michel Houdiard éditeur.

Guide du film noir d'Alexander Ballinger et Danny Graydon, Tournon.

Le Lieu du crime de Didier Blonde, La Pionnière.

Le Rough Guide des films d'horreur d'Alan Jones, Tournon. *Les Monstres au cinéma* d'Eric Dufour, Armand Colin.

Le Cinéma au prisme des rapports de sexe de Noël Burch & Geneviève Sellier, Vrin

Érotisme et cinéma de Gérard Lenne, La Musardine.

Le Cinéma pornographique de Julien Servois, Vrin. *Bienvenue à Pomoland* de Paul Jérôme Renevier, Res publica (Géménos, Bouches-du-Rhône).

Les Grands Pervers au cinéma de Michel Marie, Armand Colin. *Les Hommes objets* de Laurent Jullier et Jean-Marc Leveratto, Armand Colin.

Le Cinéma expérimental de Paul Young et Paul Duncan, Taschen.

Le Cinéma graphique: une histoire des dessins animés: des jouets d'optique au cinéma numérique de Dominique Willoughby, Textuel.

Divers

Lanterne magique et film peint. 400 ans de cinéma de Laurent Mannoni et Donata Pesenti Compagnoni, La Martinière.

Cinéactualités: 60 documents choisis inédits, 60 films d'actualité sur DVD de Pierre Philippe, Omniscience, (Sophia-Antipolis, Alpes-Maritimes). *Musée Gaumont: morceaux choisis*, Gallimard.

L'Écran des Lumières: regards cinématographiques sur le XVIII^e siècle, sous la direction de Martial Poirson et Laurence Schifano, Voltaire Foundation (Oxford, Grande Bretagne).

Méditerranée, le génie du cinéma de Pierre Pitot, Indigène (Montpellier, Hérault).

Le Festival de Prades: 50 ans de passion, 1959/2009, Alter Ego (Céret, Pyrénées Orientales)/Ciné Rencontres (Prades, Pyrénées Orientales). *Les Rencontres Cinéma de Gindou: une aventure de cinéma*, sous la direction de Philippe Etienne, photographies de Nelly Blaya, Tartirum (Cambos, Lot). *L'Olympia Palace, 100 ans de spectacle niortais* de Daniel Taillé, Cinémathèque en Deux-Sèvres.

Le Mythe, le miroir et le divan. Pour lire le cinéma de Michel Serceau, Presses universitaires du Septentrion (Villeneuve d'Ascq, Nord). *Précis d'analyse filmique* de Anne Golot Lété et Francis Vanoye, Armand Colin.

Le Cinéma et l'imaginaire de Michel Serceau, Éditions du CEFAL, (Liège, Belgique), *L'Imagination malsaine. L'œuvre et la psyché* de David Roche, L'Harmattan.

Le Cinéma et la nouvelle psychologie de Maurice Merleau-Ponty, Folio Plus Philosophie, Gallimard. *Jean-François Lyotard: questions au cinéma* de Jean-Michel Durafour, Presses universitaires de France. *L'Obscur objet du cinéma. Réflexions d'un psychanalyste cinéophile* de Jean-Claude Polack, Éditions Campagne Première.

Conversations avec Walter Murch: du montage considéré comme un art de Michael Ondaatje, Ramsay Cinéma. *Le Temps d'une pensée: du montage à l'esthétique plurielle* de Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, Presses universitaires de Vincennes.

Vladimir Cosma. Comme au cinéma, entretien avec Vincent Perrot, Hors Collection. *Une réplique comique par jour* de Vincent Perrot, Le Chêne.

Un regard en coulisses. Quarante ans de photographies de plateau de Mary Ellen Mark, Phaidon.

Économie du cinéma: perspectives stratégiques de Laurent Creton, Armand Colin.

Freddy Buache: Derrière l'écran, entretiens avec Christophe Gallaz et Jean-François Amiguet, L'Age d'Homme.

Caméra politica: dialectique du réalisme dans le cinéma politique et militant d'Emmanuel Barot, Vrin. *Espion, résistant, terroriste: figures de cinéma*, textes réunis par Laurent Heyberger, Université de Technologie de Belfort Montbéliard (Territoire de Belfort).

Kino Tang, l'art chorégraphique du cinéma de Dick Tomasovic, Presses universitaires de France.

REVUES

L'Atelier, Entrelacs 7, Teraèdre.

Cinéma du réel en Amérique latine (XXI^e siècle), Caravelle no 92, Presses universitaires du Mirail (Toulouse, Haute Garonne).

Crimes et génocides nazis à l'écran, Témoigner entre histoire et mémoire n° 103, avril juin 2009, Éditions du Centre d'Études et de Documentation Mémoire d'Auschwitz (Bruxelles)/Éditions Kimée (Paris).

La Filmologie de nouveau, Cinéma(s), Université de Montréal (Québec, Canada).

Portraits de famille, CinémaAction n° 132.

Vide, vacuité, désœuvrement, Cahiers Louis Lumière n° 6, Ecole supérieure Louis Lumière.

CINÉASTES

Écrits

Alain Fleischer: *Courts circuits*, Le Cherche-Midi. Eugène Green: *Poétique du cinéaste, notes*, Actes Sud. Pier Paolo Pasolini: *Écrits corsaires*, Flammarion. Frédéric Sojcher: *Manifeste du cinéaste*, Éditions du Rocher.

Erik Bullot: *Renversements 1. Notes sur le cinéma*, Paris Expérimental. Jean-Louis Comolli: *Cinéma contre spectacle suivi de Technique et idéologie (1971 1972)*, Verdier. Pierre Etaix: *Textes et textes*, Le Cherche-Midi. Jean-Pierre Mocky: *Pensées, répliques et anecdotes*, Le Cherche-Midi.

Mémoires

Volker Schloendorff: *Tambour battant*, Flammarion.

Catherine Breillat: *Abus de confiance*, Fayard. Édouard Molinaro: *Intérieur soir*, Anne Carrière

Albums

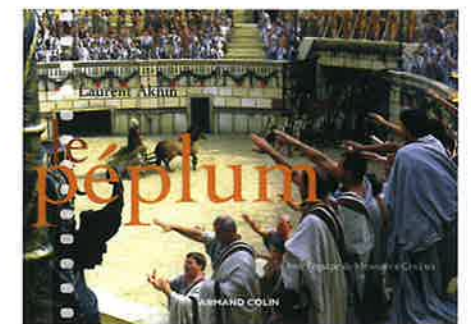
Tea Avery de Patrick Brion, Le Chêne. *Roma + Klein*, William Klein, Le Chêne.

Nos adhérents ont publié

Le Péplum par Laurent Aknin

Avec l'équipe
de Monsieur Cinéma

Éditions Armand Colin, 128 p., 18,50 euros



Lançant une petite collection au format italien sur des thèmes marginaux (Les grands pervers... Les monstres... Les hommes-objets au cinéma), Armand Colin a fait appel à Laurent Aknin pour s'occuper du Péplum, qui fut son premier domaine de prédilection. Il faut traiter doctement des sujets légers, et inversement. D'ailleurs, celui-ci n'est pas si futile qu'on le croirait. Que serait le cinéma populaire sans ce sous-genre, comme dit le jargon à la mode ? Du film antique ou mythologique au chromo religieux, en passant par le « musclopéra », d'Hollywood à Cinecittà, de l'histoire au fantastique et au merveilleux, le péplum qu'on a cru mort et enterré a toujours fini par ressusciter. Inutile de dire qu'aucune de ces facettes n'a échappé à l'acuité d'Aknin.

Gérard Lenne

Otto Preminger par Patrick Saffar

Gremese, 2009, 136 pages, 22 euros.



Peu de cinéastes « américains » ont été placés aussi haut par la critique française qu'Otto Preminger. La difficulté de toute tentative de rendre compte dans sa globalité d'une carrière qui a résisté à l'époque aux adeptes de la célèbre « politique des auteurs » n'a pas échappé à Patrick Saffar dont l'inspiration dans ce livre est, de son propre aveu, à la fois philosophique, psychanalytique et littéraire. Une si grande ambition – nécessaire, si l'on veut se situer au niveau de celles du cinéaste – ne serait pas suffisante sans une connaissance approfondie des films, sans une cinéphilie exigeante qui ne se contente pas de la fascination et du plaisir que l'on éprouve devant des chefs d'œuvre aussi différents que *Laura*, *Mark Dixon détective* ou *La Rivière sans retour*. Cette connivence intime avec les films permet à Patrick Saffar de saisir ce qui passe de l'un à l'autre – de *Laura* au *Mystérieux Docteur Korvo*, par exemple – et de mettre en évidence des thèmes aussi personnels et obsessionnels (dont la perception n'est possible que par la mise en scène) que le « nouveau départ » ou le « redémarrage à zéro ». Une importante iconographie, de nombreux « tableaux » et le recours systématique aux photographies permettent à cette ambition de ne pas rester simplement virtuelle, mais d'être plutôt convaincante... Après les études devenues classiques de Jacques Lourcelles et de Gérard Legrand, le travail de Patrick Saffar permet, à son tour, de s'approcher au plus près des secrets d'un cinéaste qui adorait se dérober aux questions et aux analyses, mais dont la profondeur est au moins aussi grande que la splendeur – et que la poésie – de ses réussites majeures.

Dominique Rabourdin

Visconti de Marianne Schneider et Lothar Schirmer, Actes Sud/Institut Louis Lumière.

Entretiens

Tim Burton, Entretiens avec Mark Salisbury, Sonatine éditions. *L'Hirondelle du faubourg*, Vera Belmont et Anne-Marie Philippe, Stock.

Laurent Tirard : *Leçons de cinéma*, Nouveau Monde éditions.

Études

Segundo de Chomon par Jean-Gabriel Tharrats, L'Harmattan. *Walt Disney* par Robert Fieman, Naïve. *Kinji Fukasaku* par Olivier Hadouchi, L'Harmattan. *Alfred Hitchcock* par Philippe Parraïn, Ciné Légende (Angers, Maine-et-Loire). *Fritz Lang, ladykiller* par Jean-Loup Bourget, Presses universitaires de France, *Sam Peckinpah* par Jean-François Foumy, Séguier (Biarritz, Pyrénées-Atlantiques). *Michael Powell et Emeric Pressburger* par Natacha Thiéry, Presses universitaires de Rennes. *Raoul Ruiz* par Richard Bégin, Presses universitaires de Vincennes. *Jean-Marie Straub/Danièle Huillet* de Benoît Turqueti, L'Age d'Homme. *Quentin Tarantino* par Jerome Charry, Denoël ; par Alberto Morsiani, Gremese. *Gus Van Sant* par Edouard Arnoldy, Yellow Now, Côté Court (Crisnée, Belgique). *Dziga Vertov*, sous la direction de Jean-Jacques Marimbert, Vrin. *Jia Zhang-ke* par Antony Fiant, Presses universitaires de Rennes.

Claude Berri par Nathalie Rheims, Leo Scheer. *Dany Boon* par Laurent Descamps, Favre. *Guy Debord* par Guy-Claude Marie, Vrin. *Marguerite Duras* par Dominique Noguez, Actes Sud. *Sacha Guitry* par Jean-Philippe Segot, Fayard ; par Dominique Desanti, entretien avec Karin Müller, Arléa. *Jacques Tati* par Michel Chion, Petite Bibliothèque des Cahiers du Cinéma. *Agnès Varda*, Collectif, Presses universitaires de Rennes.

Jean Cocteau/Jean Marais [Les Amants terribles] de Bertrand Meyer Stabley, Pygmalion. *Jean Cocteau* par Francis Ramirez et Christian Rollot, Cahiers Jean Cocteau n° 7, Non Lieu.

Etre humain 1. Carl Th, Dreyer, Ingmar Bergman de Jean-Marie Touratier, Galilée.

Alexandre Sokourov, CinémaAction n° 135.

FEDERICO FELLINI

Fellinicitta, textes, dessins et photographies réunis par Jean-Max Méjean, Éditions de la Transparence/Fondation Fellini pour le cinéma. *Fellini, la grande parade* par Sam Stourdézé, Éditions Anabet.

Federico Fellini romance de Jean-Paul Manganero, POL. *Fellini, le magicien du réel* de Jean-A. Gili, Découvertes, Gallimard.

Tutto Fellini ! Beaux Arts. *Fellini*, sous la direction de Jean-A. Gili, Positif.

Une année avec Fellini. Journal de tournage [de La Cité des femmes] de Sonia Schoonegans, Archimbaud/Klincksieck. *La dolce vita*, Éditions Xavier Barrel/Fondation Jérôme Seydoux, Pathé.

FILMS

Blanche-Neige de Walt Disney par Pierre Lambert, La Martinière.

Casque d'or de Jacques Becker par Laurent Jullier et Eric Dufour, Vrin ; par Valérie Vignaux, Atlante (Neuilly-sur-Seine, Hauts-de-Seine).

Farrebique de Georges Rouquier par Dominique Auzel, Séguier (Biarritz, Pyrénées-Atlantiques).

L'Homme à la caméra de Dziga Vertov sous la direction de Jean-Jacques Marembert, Vrin.

Les Hommes le dimanche de Robert Siodmak et Edgar G. Ulmer par Raymond Bellour, Yellow Now, Côté Films (Crisnée, Belgique).

Kaïro de Kiyoshi Kurosawa par Sébastien Jounel, L'Harmattan.

Le Livre de la jungle de Walt Disney par Pierre Lambert, La Martinière.

Lolita de Stanley Kubrick, sous la direction de Didier Machu et Taina Tuhkunen, Ellipses.

Les Tontons flingueurs de Georges Lautner par Pierre-Jean Lancry, Milan.

SCÉNARIOS

La Vie criminelle d'Archibald de la Cruz de Luis Buñuel (chez Yves Allion).

La Belle Verte de Coline Serreau, Actes Sud. *Inglourious Basterds* de Quentin Tarantino, Pavillons Poche/Robert Laffont. *Loup de Nicolas Vanier*, Éditions du Chêne. *Les Vies privées* de Pippa Lee de Rebecca Miller, Éditions du Seuil.

Avatar, le Guide officiel du film [de James Cameron], Michel Lafon. *Avatar* de Liza Fitzpatrick, Archipel.

Twilight: le phénomène décrypté de L. Courau, Éditions du Rocher. *Le Guide officiel du film Twilight 2. Tentation* de Mark Cotta Vaz, Hachette Jeunesse.

Micmacs encyclopédiques à tire-larigot d'après le film de Jean-Pierre Jeunet, Les Arènes.

Les Morts à leur place, journal d'un tournage [Viva Maria de Louis Malle] de Gregor von Rezzori, Le Serpent à plumes. *Pas à pas dans la brume électrique* de Bertrand Tavernier, Flammarion.

Rue des sans-papiers: elle cherchait le paradis, elle a trouvé l'enfer, texte intégral du film [de J. Daniel Schmidt], Tralez (Cesson, Seine et Marne).

Voyage autour de ma chambre: notes pour un film immobile d'Olivier Smolders, Impressions Nouvelles (Bruxelles, Belgique).

Approche du scénario de Dominique Parent-Altier, Armand Colin. *Le Guide du scénariste: la force d'inspiration des mythes pour l'écriture cinématographique et romanesque* de Christopher Vogler, Dixit.

Goltzius the Pelican company de Peter Greenaway, Dis Voir.

Stanley Kubrick's Napoleon, sous la direction d'Alisme Castle, Taschen.

ACTEURS

Albums

Katharine Hepburn par Pierre-Henri Verlhac, Verlhac éditions. *Romy [Schneider] dans l'Enfer: les images inconnues du film inachevé d'Henri-Georges Clouzot* de Serge Bromberg, Albin Michel/Lobster.

Gérard Depardieu de Richard Mallou, Flammarion.

James Dean par Candice Bal et Yann Brice Berthier, YB éditions. *Cary Grant* par Frédéric Brun et Yann-Brice Berthier, YB éditions.

Autobiographie

Marisa Berenson : *Moments intimes*, Calmann-Lévy. Mylène Demongeot: *Les Lilas de Kharkov*, Pygmalion. *Les Animaux de ma vie*, Flammarion. Amanda Lear : *Je ne suis pas du tout celle que vous croyez*, Hors Collection. Charles Aznavour : *À voix basse*, Don Quichotte éditions. Roger Hanin : *Carnet de survie*, Balland. Victor Lanoux: *Laissez flotter les rubans*, Le Cherche-Midi. Jacques Weber: *Des petits coins de paradis*, Le Cherche-Midi. Michéline Boudet: *Passion théâtre*, Robert Laffont. Philippe Torreton : *Petit lexique amoureux du théâtre*, Stock.

Entretiens

Brigitte Bardot (propos rassemblés par Emmanuel Bonini) : *Par amour ... et c'est tout !*, Alphée/Jean-Paul Bertrand. *Lambert Wilson*, entretiens avec Hervé Pons, Éditions du Rocher.

Études

Ursula Andress par Patrick Meier et Philippe Durand, Favre (Lausanne, Suisse). *Anne-Marie Blanc* par Anne Cunéo, B. Campiche (Orbe, Suisse). *Grace Kelly* par Donald Spoto, Presses de la Cité.

Marilyn Monroe par Frédéric Valmont, Editions Didier Carpentier ; par Nick Yapp, Gründ. *Romy Schneider* par Guillaume Evin, Timée éditions (Boulogne-Billancourt, Hauts-de-Seine).

Grace Kelly par Andrew Pinder, Hors Collection.

Alan Ladd par Jean-Paul Brunet, Dualpha (Coulommiers, Seine-et-Marne).

Sean Connery par Alain Silver. Jack Nicholson par Douglas Keesey. *Al Pacino* par Fx. Feeney. Tous trois chez Taschen.

Brigitte Bardot par Dominique Choulant, Autres temps (Gemenos, Bouches-du-Rhône) ; par Henry-Jean Servat, Hors Collection ; Beaux-Arts éditions. *Pauline Carton* par Yves Uro, L'Harmattan. *Annie Girardot* par Léo Bardon, Michel Lafon. *Marguerite Moreno* par François Soustre, Séguier.

Edwige Feuillère/Alain Feydeau, un demi-siècle de fidélité par Marie-Christine Giordano, Abatte Piolé (09.50.75.04.82).

Jean-Paul Belmondo de Bernard Boyé, Autres temps. *Bourvil* de Pascal Djemaa, Autres temps. *Louis de Funès* d'Eric Leguèbe, Dualpha. *Johnny Hallyday* de Philippe Durant, Favre. *Philippe Léotard [« L'Artiste au nez rouge »]* d'Agnès Olive, La Belle Bleue (Marseille, Bouches-du-Rhône). *Kad Merad [« Je crois que je peux voler »]* d'Annie Reval et Bernard Rival, Volume éditions (Quimper, Finistère). *Gérard Philipe* par Gérard Bonal, Éditions du Seuil.

Le Métier d'acteur: comment décrocher un rôle et avoir du succès de Simon Dunmore, Gremese. *Qu'est-ce qu'une star aujourd'hui ?*, collectif coordonné par N.T. Binh et Luc Delisse, Éditions du Rocher.

Isabelle Giordano : *Passionément! Les Amants du XXIe siècle*, Éditions du Toucan.

Lorant Deutsch : *Métronome: l'histoire de France au rythme du métro*, Michel Lafon.

Anne Wiazernsky : *Mon enfant de Berlin*, Gallimard.

ROMANS

Le Cœur en dehors de Samuel Benchetrit, Grasset. *À ma fenêtre* de Luc Bondy, Bourgois. *La Lignée* de Guillermo del Toro et Claude Hogan, Presses de la Cité. *La Bataille de Roncevaux* d'Eugène Green.

Un temps pour tuer d'Ennio Flaiano, Le Promeneur, Gallimard. *Souvenez-vous de moi* de Richard Price, Presses de la Cité.

Les Losers d'Hollywood, de Daniel Depp, Presses de la Cité. *Le Roi du cinéma muet* d'Indra it Hazra, Le Cherche-Midi.

Le Tombeau de Tommy d'Alain Blottière, Gallimard.

N'espérez pas vous débarrasser des livres de Jean-Claude Carrière et Umberto Eco, Grasset

CRITIQUE

Quatre ans de cinéma (1940-1944) de Lucien Rebatet, Pardès. *La Vie intellectuelle dans la France occupée* d'Olivier Barrot et Raymond Chirat, Découvertes, Gallimard.

Bréviaire de cinéphilie dissidente: essai de Ludovic Maubreuil, Alexipharmaque (Billière, Pyrénées-Atlantiques). Journal d'un cinéophile de Noël Herpe, Aléas (Lyon, Bouches-du-Rhône).

L'Homme de la place Tiananmen d'Adrien Gombeaud, Éditions du Seuil.

La Tangente d'Amina Danton, Gallimard. *Par*

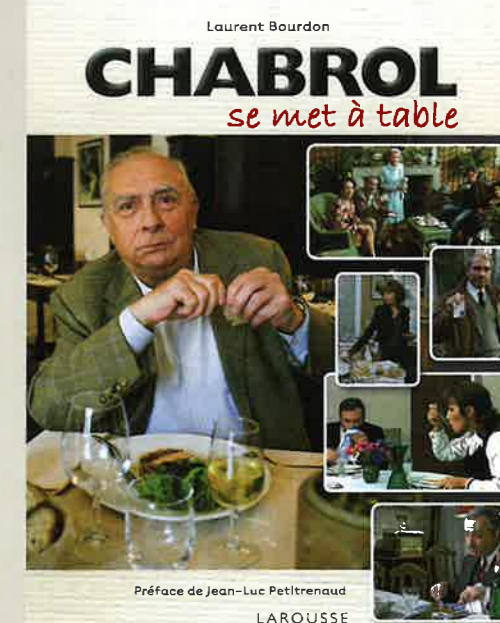
effraction d'Hélène Frappat, Allia. *Deuxièmes séances* de Christian Authier, Stock. *Portes* de Georges Sadoul, Textuel.

BANDE DESSINÉE

Marilyn de l'autre côté du miroir de Christian de Meffer, Casterman.

RECETTES

À table avec la Mafia de Claire Dixsaut et Philippe Di Falco, Éditions Agnès Viénot. *Claude Chabrol se met à table* de Laurent Bourdon, Larousse.





À l'heure où l'avenir de la critique nous préoccupe plus que jamais, il nous a semblé qu'il ne pouvait qu'être bon de nous retourner vers ceux qui nous ont précédés. Pères fondateurs et grands anciens, ils ont forgé cet instrument à double tranchant, arme et outil au service du cinéma. Nadia Meflah ouvre le feu avec le premier d'entre eux.

LOUIS DELLUC

L'ART D'AIMER

par Nadia Meflah

« Pour la première fois en France, un livre va paraître qui traite uniquement des gens, mœurs, coutumes, projets et besoins du cinéma. C'est l'éditeur Bernard Grasset qui présentera bientôt cette primeur » *Paris-Midi*, 15 janvier 1919.

Louis Delluc n'est pas cité. Or il n'est pas inconnu de Bernard Grasset, qui a édité en 1911 le texte de sa pièce de théâtre *Francesca ou Comme la plume au vent*. Plus encore, au même moment que ce premier ouvrage sur le cinéma, sort un roman, *La Danse du scalp*, inspiré à Louis Delluc par son séjour à l'hôpital militaire d'Aurillac durant la guerre.

Cinéma et Cie a une place singulière dans l'historiographie de la critique de cinéma. En France, avant Bernard Grasset, aucun éditeur n'avait jugé opportun d'éditer la somme de différents articles critiques sur le cinéma. Le livre reprend en grande partie les écrits de Delluc parus dans l'hebdomadaire *Film* entre juin 1917 et septembre 1918. *Film*, apparu brièvement au printemps 1914, est repris par le réalisateur Henri Diamant-Berger en février 1916. Avec Louis Delluc, nommé rédacteur en chef en 1917, la revue s'engage dans un processus inédit de légitimation du cinéma comme art, par le biais de la critique cinématographique, avec le concours de plumes célèbres - ou appelées à le devenir - tels Musidora, Abel Gance, Jacques Feyder,

Louis Aragon. Pour cette revue luxueuse, au lectorat parisien, bourgeois et éclairé, la notion d'art est une valeur ajoutée de distinction. Il existait déjà des publications sur le cinéma, plus informatives comme *Le Fascinateur* (1903) première revue française consacrée au cinématographe, ou *Phono-Ciné*, *Ciné-Journal*, *L'Écho du cinéma*. La guerre, outre l'apparition de rubriques cinéma dans la presse quotidienne, va stopper cet essor. Il faut attendre 1915 pour la reprise, avec cette fois-ci la volonté de lier des préoccupations esthétiques aux enjeux commerciaux, au nom d'une défense nationale du cinéma français innovant, avec ses codes, face à la montée en puissance des Américains. Le paradoxe sera que *Film* trouvera, en Louis Delluc, le plus ardent amoureux du cinéma d'outre-Atlantique.

Il n'est pas le seul dans son domaine. Émile Vuillermoz, historien de la musique, défend la cause dans *Le Temps* ou *Paris-Presse*. Son ami d'enfance Léon Moussinac écrit dans *Film*. Mais là où Delluc s'impose, c'est dans son combat pour l'indépendance de la critique, dans sa capacité à fédérer des personnes autour d'un projet éditorial d'envergure, et surtout dans son enthousiasme. Il impose un concept qui lui sert de bâton de berger : la photogénie.

Critique d'art dramatique depuis 1910, il devient rédacteur en chef cinéma de *Film* (1917-1919) *Paris-Midi* (1918-1919) *Comœdia illustré* (1919 à 1920) et *Le Journal du*



Ciné-Club, une étape fondatrice pour la création en 1923 de *Cinéa*, revue qui se présente comme lieu de rassemblement des « cinéphiles » (le mot figure dans le courrier des lecteurs du n°3). Il lance ses fameuses « Matinées de *Cinéa* ». Deux seulement ont lieu : l'une avec *Le Cabinet du docteur Caligari* (aucun film allemand n'avait été présenté en France depuis la guerre !) et l'autre avec *La Famine en Russie* de Nansen, premier documentaire sur les ravages de la guerre civile en Russie. Dès mars 1923, il écrit aussi pour *Bonsoir* le « journal républicain du soir », organe de la gauche radicale.

Or, rien n'indiquait que Louis-Jean-René Delluc, fils de pharmacien, allait consacrer sa vie au cinéma, tant il le méprisait. Ce natif de Cadouin (né le 14 octobre 1890 en Dordogne) arrive à Paris en 1903 et fait de brillantes études à Charlemagne et à Henri IV. L'écriture le passionne. Il vise Normale sup, mais il est vite happé par le journalisme et une carrière de romancier. En 1910, il écrit pour *Comœdia illustré* des textes sur le théâtre, la danse, le music-hall, rien sur le cinéma. Il exècre le cinéma français encore si théâtral.

« Le cinéma, je l'ai détesté. Ah, que j'ai détesté le cinéma ! Avant la guerre, je n'y allais jamais, sinon contraint et forcé. Et comme en ce temps lointain, nous n'admettions guère d'être contraints et forcés... De loin en loin, je me laissais traîner dans une salle de boulevard par des amis comédiens qui voulaient se voir. Par conséquent, je n'assistais qu'à des films français tournés par des Français. Les films d'aujourd'hui sont presque aussi mauvais, moins bêtes - et plus ennuyeux. »

Que se passe-t-il alors pour ce jeune homme de vingt-six ans qui, en 1916, va passer de la haine à l'amour absolu ? Tout d'abord sa rencontre avec la muse de Paul Claudel, l'actrice Ève Francis. Un jour, elle « le traîne » dans une salle pour voir *Forfaiture* de Cecil B. De Mille. « Si les Français arrivent peu à peu à comprendre quelques parcelles au cinéma, c'est *Forfaiture* qui en a la responsabilité. *Forfaiture* est *La Tosca* du cinéma. »

Louis Delluc vient de vivre une expérience fondatrice. Cette illumination, eût dit Jean-Jacques Rousseau, l'ébranle en profondeur. Pour toujours. Il mettra pendant huit ans (une pneumonie, attrapée sur le tournage de son film *L'Inondation*, l'emporte le 22 mars 1924), toute sa fougue au service du cinéma.

« Le cinéma est une merveille. On s'est mis à l'appeler le cinquième art. D'où vient cette hiérarchie ? Je n'aime pas beaucoup ce chiffre-numéro qui évoque la proverbiale cinquième roue du carrosse. Si c'est un art, il n'est ni premier, ni cinquième, il est soi, et voilà tout. »

Le fil rouge de Delluc se trouve dans ces derniers mots « il est soi et voilà tout ». Une profession de foi qui fait accéder le cinéma à une totalité inconnue des autres formes artistiques. Son ontologie résidant dans son étrange étrangeté, « une activité partie du néant » dont nul ne peut mesurer le devenir, que Delluc pressent violemment puissant. « Il suffit que nous ayons entrevu la beauté pour être assurés de la contempler un jour de plus près ». Le cinéma accomplirait-il le contrat platonicien ? Son idée de photogénie, intuition que Jean Epstein et Béla Balázs vont conceptualiser, est la toise avec laquelle il mesure le cinéma.

« La photogénie, voyez-vous, est la loi du cinéma. Il faut pour la reconnaître des yeux - qui soient réellement des yeux ». Le cinéma n'a que faire des adaptations littéraires, ni même de la perfection de toutes les composantes. « Mais le reproche qu'on peut faire au metteur en scène, c'est justement d'avoir cru que tout est bien quand on a tout ce qu'il faut. Même bien choisis, même présentés à leur place, les meubles, les lumières, les autos, l'accessoire enfin, ne sont pas l'essentiel d'un film. L'idée passe tout. L'accessoire ne vaut rien par lui-même. Il vaut par l'expression ou la psychologie. »

Dans cette critique sur *Le Roi de la mer* de Jacques de Baroncelli (été 1917), Delluc tourne autour de cette notion de photogénie. Pour lui, la beauté serait cette heure suprême que se doit d'offrir le cinéma. « L'image doit être autre chose que de l'imagerie. » Il milite pour l'autonomie artistique du cinéma. « La photogénie est la science des plans lumineux pour l'œil enregistreur du cinéma. »

Outre les termes de *cinéaste* et de *cinéophile* qu'il forge, il invente « cinégraphiste » pour les metteurs en scène, plus approprié selon lui pour décrire le lien inhérent entre la réalité physique, voire électrique, du cinéma et le geste du cinéaste.

En éveil sur tout ce qui concerne le cinéma, il n'hésite pas à s'attaquer à la suprématie des grands groupes industriels, coupables de conformisme. Il milite pour une avant-garde du cinéma français (« *Que le cinéma français soit français ; que le cinéma français soit du cinéma* ! »), pour une union européenne avec la mise en place d'un secteur indépendant de production et de distribution des films. Si Louis Delluc fut le premier d'entre nous, alors cette distinction englobe tout le champ de la critique : de l'écriture à la direction de revues spécialisées, de la fondation de ciné-club à la création d'une politique éditoriale propre au cinéma au sein des grandes maisons d'édition. L'invention de mots nouveaux est peut-être sa meilleure réponse au choc éprouvé lors de sa première fois. Une poétique des mots pour une alchimie de toute beauté.



Pigiste. Un terme plus que jamais complexe, quand il superpose désormais spectre grandissant de la précarité à chaque coin de mois et charmes d'une possible liberté de manœuvre. État des lieux en compagnie de trois spécimens aux expériences différentes, mais avec un point de vue similaire sur ce qui est devenu un mode de vie en soi.

PIGISTES

SUR LA BRECHE

propos recueillis par Alex Masson



Christophe Lemaire
Faire de la soupe ?

Christophe Lemaire
Pigiste depuis vingt-sept ans

« Je n'ai jamais voulu être affilié à une seule structure. Je l'ai fait au début de ma carrière en ne pigeant que pour *Starfix*. Mais sa mort m'a amené, pour vivre, à multiplier les collaborations, que ce soit en bossant pour des canards de cul ou en écrivant des blagues Carambar. J'y ai découvert le goût de la diversité, de pouvoir aller vers des univers différents, du meilleur comme le *Burger Quiz* ou le pire, faire de la soupe pour Prisma presse. Travailler pour un seul média entérine en fait un risque de précarité. On sait bien que dans ce milieu-là, les supports peuvent disparaître du jour au lendemain. Si tu y as fait ta vie, comment veux-tu rebondir ? Avoir pigé dans de nombreux endroits m'a permis de construire un vrai réseau. Qui m'a régulièrement sorti de la mouise à des moments où j'étais quasiment à la rue. Je n'ai jamais touché un centime de chômage de ma vie. Les deux ou trois fois où j'ai essayé de m'inscrire aux Assedic m'ont découragé. Je me suis d'autant plus reconnu dans le personnage de Gérard Depardieu au début de *Mammuth* : ce type perdu devant la paperasserie administrative qui s'entasse, c'est moi. Je n'y

comprends rien. Et visiblement encore moins les gens du Pôle emploi. Tous les interlocuteurs que j'ai eu là-bas sont devant un casse-tête chinois face à un dossier de pigiste. Combien de fois m'a-t-on certifié que j'allais toucher une somme X pour me signifier dix jours après par mail que je n'avais droit à rien.

La multiplication récente des supports a amené plus d'opportunités pour les pigistes... Pour être de moins en moins bien payés. J'ai pigé pour 80 titres en presque trente ans et jamais été payé plus de 30 euros le feuillet. Alors que la vie a augmenté de 100 000 % entre-temps ! En même temps, il m'arrive de travailler bénévolement. Mais dans des revues où je peux écrire sur ce qui m'intéresse et avec une liberté de ton. C'est une généralité, mais aujourd'hui, être pigiste cinéma, c'est simple : plus on écrit de la soupe, mieux c'est payé, plus on essaie de trouver un espace pour développer des sujets réellement cinéphiles ou des tons différents, moins on gagne d'argent. Le paradoxe étant que c'est par les textes écrits en bénévole que je trouve aujourd'hui une reconnaissance par le lectorat ou dans le milieu. »



Léo Soesanto
L'humeur des commanditaires

Léo Soesanto
Pigiste depuis trois ans

« J'ai été salarié, je suis devenu pigiste. Je ne compte pas le rester toute ma vie, mais est-ce qu'aujourd'hui on peut changer de statut dans la presse ? Pour le moment, tout va bien, j'ai des commandes régulières. Je ne vois pas trop de variations parce que, depuis trois ans, je collabore aux mêmes revues. En revanche, je perçois une évolution selon les supports : on n'écrit pas pareil pour *Grazia* que pour *Les Inrocks*. Entre ce qu'on y écrit et ce qu'on y gagne, c'est le jour et la nuit. On torche des papiers dans l'un pour un tarif royal ; à l'inverse, deux pages d'analyse sur un film dans l'autre sont sous-payées. Aujourd'hui, je vis mieux d'Internet, alors que son écriture me demande moins de travail. En revanche, il y a un véritable investissement de temps. Sinon, ça reste le même métier : donner un avis et rechercher des informations. À long

terme, j'aimerais pouvoir équilibrer les deux registres : partager le côté « intello » de l'écrit et l'efficacité de la presse Net. Les deux pouvant interagir : la stimulation du Net peut nourrir l'écrit, la recherche d'idées pour l'écrit permet de rester pertinent sur le Net.

La plaie du pigiste reste d'être dépendant du bon vouloir, voire de l'humeur, des commanditaires. Qui peuvent être très variables d'un mois à l'autre. Mais sinon, ce boulot permet d'être sur la brèche tout le temps : quand je regarde la télé, vois un film, ou suis dans le métro. Mes meilleures idées germent souvent sous la douche, ou les endroits les plus incongrus. Malgré une gratification plus symbolique et culturelle que financière, ça me plaît parce que je l'ai choisi.

J'ai pratiqué la voie juridique avec certains employeurs, mais quand on active cet arsenal, non seulement ça prend un temps fou, mais surtout c'est plus une source d'emmerdes qu'autre chose : pendant qu'on attend deux, trois ans pour la requalification d'un statut de pigiste en CDD, on se fait griller partout.

La routine du salariat me manque parfois dans ce qu'elle peut avoir de confortable, mais je ne voudrais en bénéficier que de temps en temps. Du coup, je ne suis pas certain de pouvoir y retourner, de m'y réadapter. Comme dit Gilles Jacob : « Si tu veux être critique de cinéma, il faut avoir un autre métier ». Pour une fois, il a raison. »

« Être pigiste, il fut un temps où c'était une nécessité pour manger. Aujourd'hui, ça devient un choix. C'est agréable, même si c'est anxiogène. On est libre comme l'air, on aménage son temps de travail comme on l'entend, on prend ses vacances quand on veut. Et même libre de refuser un papier pour des questions d'éthique. Mentalement, c'est très libérateur.

En revanche, je suis toujours en quête d'un papier de plus. Parce qu'il palliera la précarité de ce statut par plus d'argent. Je suis souvent acculée et travaille souvent sur le fil : est-ce que si j'accepte ce papier, ce média m'en donnera d'autres après ? Si je refuse, vais-je être blacklistée ?

J'assume les conséquences du choix de la précarité, mais suis tentée de me renseigner sur mes droits, car au fil du temps, je constate des abus.

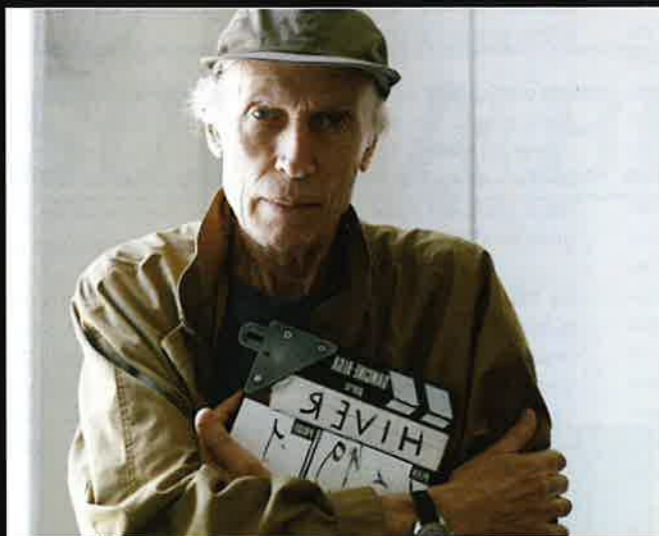
Intellectuellement, je ne me sens pas plus stimulée depuis que je suis pigiste ; la "peur du lendemain" n'a jamais été un moteur pour moi. Dès qu'on aime son métier, on trouve de la stimulation partout. En revanche, ma curiosité est exacerbée en permanence. Je ne néglige plus rien. Il n'y a plus un événement, une personne du métier, auxquels je prête moins d'importance. Concernant mon futur, je n'arrive pas à avoir du recul : quand on est bien payé pour une pige et qu'on ne court pas après le boulot, c'est définitivement l'avenir de la qualité de vie. »



Emma S.
Anxiogène mais agréable

Emma S.*
Pigiste depuis cinq ans

DISPARITIONS



ÉRIC ROHMER (1920 - 2010)

par Joël Magny

LA « POLITIQUE DES HAUTEURS »

Si l'on a salué chez Éric Rohmer, à sa disparition, un des « très grands » du cinéma français, et occasionnellement, le théoricien, continuateur, selon sa propre expression, de la « révolution à la Copernic » d'André Bazin, on a peu évoqué le critique que fut Maurice Schérer à 28 ans, dès 1948, dans *Les Temps Modernes*. Il publie la même année dans le dernier numéro diffusé de *La Revue du cinéma*, le texte qui fonde son art, « Le cinéma, art de l'espace ». Aux *Cahiers du cinéma*, où il écrit dès la troisième livraison (juin 1951) et qu'il dirigera de la mort de Bazin (1959) à 1963, ses textes alternent entre théorie (« Vanité que la peinture ») et combat critique. Celui-ci est amorcé avec les cinq numéros de *La Gazette du cinéma* (1950), que Schérer dirige et où se forme le noyau dur des hitchcocko-hawksiens. Dans le sillage de François Truffaut, il collabore à la revue *La Parisienne* de Jacques Laurent, sulfureux repaire du « désengagement » à la « hussard », et surtout à l'hebdomadaire *Arts*, où il écrit près de deux cents articles, entre 1956 et 1959. Le ton y est aussi tranchant que peut l'être alors celui de Truffaut ou Rivette.

Rohmer ne cherchait pas à vérifier ses théories dans ses textes critiques, mais chaque intervention est guidée par une certaine conception du cinéma (« art de l'espace ») et milite inlassablement en faveur de la politique des auteurs, qui demeurera l'axiome de sa pratique de critique comme de cinéaste. « Aimer une œuvre à travers son auteur, je ne dis pas simplement à cause de son auteur, me paraît tout naturel : c'est un fait qui n'est même pas à discuter ». Sous sa plume se mêlaient deux soucis qui n'ont rien de contradictoire. Le premier : « Aider le public à découvrir des films et non l'utiliser afin de servir des cinéastes. » Le second, une « critique des beautés », donc au goût et aux choix affirmés : « Un bon article, c'est un article qui donne libre cours à la personnalité. » Le sourire malicieux qu'il mêlait à cette définition donnait à penser : « Mais pas n'importe laquelle... » Bref, une « politique des hauteurs. »



MICHEL MARDORE (1935-2009)

par Gérard Lenne

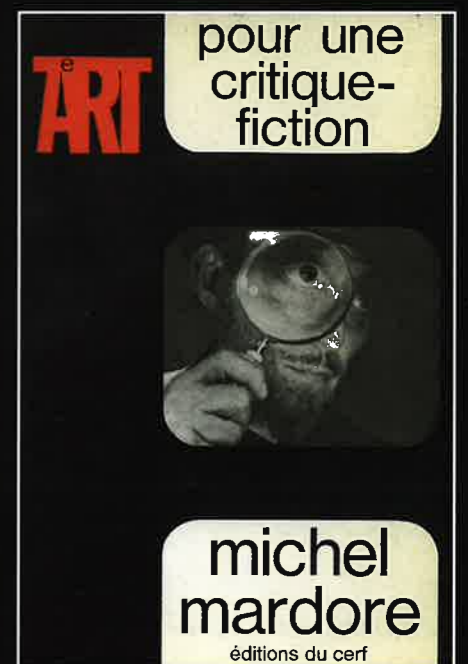
AU DIABLE LES RÈGLES !

Autant l'homme était calme et affable, discret, quelque peu mystérieux - avec une allure de Méphisto bienveillant lorsqu'il hantait les projections de presse - autant ses textes étaient clairs et incisifs. Né Michel Guinamand à Bordeaux, Mardore a vite multiplié les collaborations. *Cinéma*, *Positif*, *Les Lettres françaises*, *Lui*, *Les Cahiers du cinéma*, *Pariscope* et *Le Nouvel Observateur* ont bénéficié successivement ou simultanément de sa plume acérée et de ses jugements sans concessions. On pourrait en multiplier les épiphanies : dans les *Cahiers*, il n'hésita ni à souligner l'importance paradoxale, au-delà de sa médiocrité, de l'esthétique Disney de *Mary Poppins*, ni à pulvériser le *Chappaqua* de Conrad Rooks dans le numéro même où la revue arborait, en publicité payante pour le film, sa première couverture couleurs.

Écrivain, il se fit remarquer avec trois romans : *La Première Communion* (Gallimard, 1962), *Le Mariage à la mode* (Denoël, 1970) et *Une si jolie petite fille* (Grasset, 1975), mais signa aussi des nouvelles pour *Fiction* et *Mystère-Magazine*. Cinéaste enfin, il débuta par un coup d'éclat avec *Le Sauveur* (1971), film comportant un « twist » - comme on dit maintenant - des plus impressionnants (le film est disponible en DVD). L'échec du *Mariage à la mode*, adaptation de son propre roman, mais venue trop tôt ou trop tard, sonnera en 1973 le glas de sa carrière de réalisateur.

Une troisième phase sera pour Mardore son retour à la critique. Il rejoignit au *Nouvel Obs* Jean-Louis Bory puis, à la disparition de celui-ci, reprit la rubrique cinéma avec son brio habituel.

Il se faisait une haute idée de la critique, comme en témoigne l'introduction magistrale de son recueil, paru en 1973 au Cerf, dans la collection 7e Art, *Pour une critique-fiction*. Défenseur-pionnier du « Tout film est politique », il y lançait ce cri de guerre qui continue de résonner : « Au diable les règles, les carcans ! »





GUY (1930-2010) GAUTHIER

par Jacques Zimmer

LA CURIOSITÉ D'UN VOYAGEUR

N'aurait-il écrit que ses *Vingt + une leçons sur l'image et le sens* que Guy Gauthier resterait dans la mémoire des innombrables utilisateurs d'un ouvrage essentiel. Vulgarisateur d'exception, il rendait accessibles les théories de Lacan, Barthes, Morin ou Metz. Et illustrait ses propres apports par Botticelli et Hugo Pratt, Cheng Hsieh et Riou, Masereel et Schulz. Avec un identique respect pour les grands maîtres et les illustrateurs, une intense curiosité pour les genres réputés mineurs. Les détours et les échappées belles étaient nombreux et savoureux qui ramenaient toujours à l'essentiel : la compréhension et la démystification des pouvoirs de l'image. Jusqu'au politique et à la propagande. Dans ce vaste chantier, le cinéma occupait un sommet. Non par fétichisme cinéphile, mais par connaissance des complexités d'un média qui « arraché à sa condition d'image par l'intervention du temps pourrait faire l'objet d'une science autonome ». Il en jeta les bases.

Et la critique ? S'il la pratiqua au sens classique, ce fut toujours avec recul, se gardant des modes fugaces et des jugements sommaires, préférant le débat à l'invective et les artistes secrets aux cinéastes clinquants. Tarkovski, Allio ou Marker lui inspirèrent de perspicaces monographies.

Que ceux qui ne l'ont connu que par ses textes ne s'imaginent pas pour autant un intello poussiéreux, un mandarin, un professeur Tournesol (même s'il fut un chaud partisan de la ligne claire). Il était dans son temps, sensible à tous les frémissements des mœurs, curieux de toutes les formes d'expression, y compris de celles méprisées par l'intelligentsia. Infatigable voyageur, il ne cessa de parcourir la planète pour y mesurer la diversité des cultures et des croyances.

Et, finalement, lui qui nous faisait tant rire avec le récit d'un séjour en Albanie où il dut raser son immuable barbe et rectifier la largeur de ses pantalons, témoignait ainsi de ses fondamentales vertus : l'humour et la dérision.



SYNDICAT FRANÇAIS
DE LA CRITIQUE
DE CINÉMA

LETTRE DU SFCC N°36

**N'OUBLIEZ PAS NOTRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE,
LE 22 JUIN À 14 H. AU CNC**



print platinum
conception